

Lettre de
l'ACADEMIE *des*
BEAUX-ARTS

INSTITUT  DE FRANCE

Les collections
Photographiques
de l'Institut de France

numéro 67 *hiver 2011-2012*



Editorial

Ce numéro « Institutionnel » de la *Lettre*, permet de souligner, chaque année, les actions poursuivies et développées par l'Académie des Beaux-Arts.

Dans un XXI^e siècle enclin aux manifestations médiatiques bruyantes, il convient de rappeler que notre Compagnie est présente de multiples façons dans l'actualité des Arts et qu'elle y exerce ses nombreuses missions.

Mission de soutien aux artistes les plus jeunes, grâce à sa cinquantaine de Prix et concours proclamés lors de sa Séance solennelle annuelle. Volonté de soutenir des artistes au seuil de leur carrière autant que d'honorer des artistes confirmés.

L'Académie organise des concours annuels, qui ont désormais acquis une notoriété largement appréciée.

Il s'agit du Grand Prix d'Architecture, proposant à de jeunes architectes de s'exprimer sur des projets à thématique contemporaine. Les académiciens de la section d'architecture mènent une réflexion approfondie quant au choix du thème annuel et au jugement des dossiers de candidatures. Le Prix de Photographie (Fondation Marc Ladreit de Lacharrière) récompense, chaque année, des photographes professionnels, auxquels elle offre les cimaises de la Salle Comtesse de Caen de l'Institut de France. Les membres de la section de photographie de l'Académie, titulaires des fauteuils créés en 2005 afin de conférer à cette discipline artistique la place qu'elle mérite, participent activement à la préparation de ce Prix. La *Lettre* 66 a d'ailleurs consacré récemment un important dossier à la photographie, complété dans ce numéro, à travers une exploration des magnifiques collections de l'Institut, conservées principalement au Palais du quai Conti et au Château de Chantilly.

L'Académie des Beaux-Arts s'honore également de l'essor constant de ses Fondations. Celle de Marmottan, dont les expositions du Musée Claude Monet attirent un nombre croissant de visiteurs. Celle du domaine de Giverny, qui a réalisé d'importants travaux d'adaptation et a accueilli cette année de nombreux visiteurs. La Villa Ephrussi de Rothschild demeure l'un des pôles d'attraction artistique de la Côte d'Azur. La Fondation Chars reçoit en résidence plusieurs jeunes artistes qui se déclarent satisfaits de leurs conditions de travail.

Enfin, les deux derniers membres élus de la section des Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel, Régis Wargnier et Jean-Jacques Annaud qui vont être prochainement reçus sous la Coupole de l'Institut. De même que leurs prédécesseurs, ils témoignent de leur engagement dans les divers domaines du cinéma.

**François-Bernard Michel, Membre libre,
Président du Bureau 2012 de l'Académie des Beaux-Arts**

sommaire

page 2

Editorial

page 3

Réception sous la Coupole :

Patrick de Carolis

pages 4, 5

Actualités :

Séance publique annuelle
de l'Académie des Beaux-Arts

pages 6, 7

Actualités :

Séance solennelle de rentrée
des cinq académies

Exposition :

Les artistes de la
Casa de Velásquez

pages 8 à 17

Dossier :

« Les collections
photographiques de
l'Institut de France »

pages 18 à 29

Palmarès des

Prix et Concours 2011

pages 30, 31

Communications :

« La progressive symbiose
de l'art et de l'urbanisme à
Saint-Quentin-en-Yvelines »
Par Yves Draussin

« L'esprit de la Revue des
Deux Mondes »

Par Michel Crépu

page 32

Calendrier
des académiciens

Réception sous la Coupole



Patrick de Carolis

Patrick de Carolis est né en Arles en 1953. Après des études d'art dramatique et de danse à Montpellier, il décide de se consacrer au journalisme et sort en 1974 diplômé de l'École supérieure de journalisme de Paris.

Il débute sa carrière à France-Régions 3 (FR3), puis entre en 1975 à TF1 en tant que reporter au service des informations générales, avant de devenir chef de rubrique au service politique jusqu'en 1983. Grand reporter à Antenne 2 en 1984, il rejoint ensuite les équipes de la nouvelle chaîne privée « La Cinq » où il crée plusieurs magazines comme *Reporters*, *Nomades* ou *Réussites*.

En 1992, nommé Directeur de l'information, il crée sur M6 le magazine *Zone Interdite*.

1997 marque son retour au service public en tant que Directeur des documentaires et magazines sur France 3 ; il y crée et présente jusqu'en 2005 le magazine culturel *Des racines et des ailes*, émission consacrée au patrimoine français et mondial, avant d'être élu à la présidence du groupe France Télévisions, qu'il dirige de 2005 à 2010.

Patrick de Carolis a également exercé des responsabilités au sein de la presse écrite, comme Directeur général du *Figaro Magazine* entre 2001 et 2004.

L'écriture est centrale dans le parcours de Patrick de Carolis : après *Conversation*, livre d'entretiens avec Bernadette Chirac en 2001, il publie *Les Demoiselles de Provence* en 2005, le recueil de poésie *Refuge pour temps d'orage* en 2009, porté au théâtre par Bérengère Dautun, et en 2011, *La Dame du Palatin*, roman historique dans lequel il fait revivre l'épouse du philosophe Sénèque.

Passionné par le spectacle vivant, Patrick de Carolis a créé en 2001 le festival « Les Éclectiques de Rocamadour », qui réunira pendant dix ans de grands interprètes de musique, de danse et de théâtre. À la fin de l'année 2010, Patrick de Carolis a créé sa société de production « Anaprod », principalement consacrée au monde de l'art ; il est également président du conseil d'administration de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles. ♦

Le mercredi 12 octobre 2011, Patrick de Carolis, élu dans la section des Membres libres le 5 mai 2010 au fauteuil précédemment occupé par André Bettencourt, est reçu à l'Académie des Beaux-Arts par son confrère Hugues R. Gall, sous la Coupole de l'Institut de France.

Extraits du discours prononcé par Hugues R. Gall

« Vous perpétuez cette tradition familiale : vous avez toujours voulu conjuguer le beau et l'utile, sans jamais sacrifier l'un à l'autre [...] Chef d'entreprise, danseur, poète, vous êtes en toutes choses quelqu'un de libre, de fier, ami de la vérité, ennemi de l'injustice jusqu'à... l'impertinence [...] Vous avez choisi de ne pas choisir. D'embrasser à la fois l'action et les mots, le corps et l'esprit, la discipline de la danse et la liberté de la poésie. L'instinctif et le logique ; le dionysiaque et l'apollinien ; la télévision et la culture. Communiquer et transmettre. Eclectisme : le voilà votre choix.

« Les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut », chantait Mistral. Des racines profondes, notre assemblée en est très riche. Mais avons-nous toujours les ailes vigoureuses pour survoler au-dessus d'un monde qui s'éloigne si vite de celui d'où nous venons ? »

En haut : Patrick de Carolis avec Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel, lors de la cérémonie de la remise de l'épée et, signant le registre, dans la Bibliothèque de l'Institut. Photos Juliette Agnel

À gauche : les membres de l'Académie réunis pour la traditionnelle séance photo et, en dessous, eux-mêmes « immortalisés » par leur confrère Yann Arthus-Bertrand.

Ci-dessous : Laurent Petitgirard dirigeait l'Orchestre Colonne dans le programme musical.

À droite : Maxime Pascal, lauréat du Prix Simone et Cino del Duca, recevait son prix des mains de François-Bernard Michel.

Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts

Le 16 novembre, sous la Coupole de l'Institut de France, a eu lieu la séance solennelle de l'Académie des Beaux-Arts. Photos Juliette Agnel

Extrait du discours prononcé par le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives et intitulé : *Les animaux dans l'art*

« Les ensembles exceptionnels de peintures pariétales qu'offrent les grottes ornées en témoignent : les hommes peignent des animaux depuis plus de 30 000 ans. Et l'animal est leur thème principal. Les arts historiques feront pourtant de la peinture animalière un art mineur, jugeant plus noble la représentation de la figure, des actions et des pensées humaines. Ne faut-il pas, pourtant, une maîtrise remarquable pour saisir sur le vif les mouvements et les expressions d'animaux, familiers ou sauvages qui ne posent pas ? Un dessinateur de génie comme Dürer ne s'y est pas trompé. Par ailleurs, pour un peintre, la distinction entre la figure animale et la figure humaine est-elle si nette ? Rubens propose une esquisse significativement intitulée *La Beauté humaine* imitée de celle du cheval tandis que *Le Brun* prononce devant l'Académie royale de Peinture et de Sculpture une conférence sur la *Physionomie* de l'homme et ses rapports avec celle des animaux. Ainsi, en plein classicisme, le Directeur de l'Académie, Premier Peintre du Roi, conçoit-il des portraits fascinants inspirés des dessins animaliers rapportés de ses séjours à la ménagerie de Versailles. En dépit des classifications, l'apparence, l'« élégance souveraine », la variété infinie des couleurs, des motifs, des formes, des matières et des mouvements de l'animal alimentent depuis toujours l'imaginaire artistique. Le motif de l'animal, précisément parce qu'il est en marge des grands genres fixés par l'académisme, s'affirme d'ailleurs à l'époque moderne et contemporaine comme une source d'inspiration et de renouvellement pictural d'autant plus puissante qu'elle autorise toutes les investigations formelles. L'ancienneté de la représentation animalière dans l'histoire de l'art est frappante, bien sûr. À l'exception de motifs géométriques et de rares figures humaines, les sujets représentés dans la grotte Chauvet sont de grands mammifères qui évoquent une faune en majeure partie

disparue. Comme le dit Jean Clottes, « l'animal est roi dans l'art paléolithique » et le bestiaire que nous découvrons est extraordinaire : 9 espèces seulement à Lascaux contre au moins 14 à Chauvet, dont un Grand-duc et une Panthère, représentations uniques dans l'art pariétal connu [...] Si l'image a pour fonction de représenter mais aussi de donner sens et forme à la pensée symbolique, quelle était la fonction sociale, culturelle, religieuse des représentations de Chauvet ? C'est une question à laquelle il n'est guère possible de répondre. Nous savons que la grotte n'était pas habitée par les hommes. S'agissait-il d'un sanctuaire naturel comme le disait André Leroi-Gourhan ? La caverne était-elle un lieu sacré où se seraient déroulées des cérémonies ? Un symbole de l'espace matriciel ? Et comment l'homme considérait-il ces animaux si finement observés ? Nous savons qu'il ne les réduisait pas à des proies. 70% des animaux représentés à Chauvet, lions, rhinocéros, mammouths, ours des cavernes, tous prédateurs dangereux, n'étaient pas chassés par l'homme. L'animal admiré et redouté était-il un intermédiaire entre le monde naturel et le monde des esprits ? On a bien l'intuition, à Chauvet, d'être face à deux systèmes de représentation. L'un, réaliste, se fonde sur une observation naturaliste et sur une grande connaissance de l'éthologie ; l'autre, souligne Joëlle Robert-Lamblin, semble décrire, sur le mode symbolique, une relation particulière entre l'homme et l'animal, une possible transmutation entre ces deux règnes. Cette hypothèse est confirmée par la présence du Sorcier découvert à Chauvet par Yanik Guillou, une créature imaginaire composée d'une tête et d'un torse de bison, de jambes humaines et d'un bras dont on distingue nettement la main aux longs doigts. D'autres créatures hybrides, dont l'énigmatique Licorne à deux cornes de Lascaux, permettent de souligner que, dès les origines de l'art, l'homme d'une part décrit ce qu'il voit et d'autre part compose des chimères suggérant l'existence d'un autre monde au-delà du monde sensible. »

Àu cours de cette séance, Laurent Petitgirard, Président de l'Académie des Beaux-Arts et membre de la section de Composition musicale, a rendu hommage aux membres de notre Compagnie récemment disparus.

Le palmarès des nombreux prix et récompenses décernés par l'Académie des Beaux-Arts a été proclamé par François-Bernard Michel, Vice-Président, membre de la section des membres libres.

Le programme musical de cette séance était assuré par l'Orchestre Colonne, sous la direction de Laurent Petitgirard, avec *Nuages* et *Fêtes* (extrait des *Nocturnes*) de Claude Debussy, et par l'ensemble vocal Sequenza 9.3, dirigé par Catherine Simonpietri, qui a interprété le *Mouvement N°7* du *Cantique des Cantiques* de Daniel Lesur, *Rechants N°3* d'Olivier Messiaen, et *Ubi Caritas* de Maurice Duruflé, pour se terminer comme à l'accoutumée avec la *Fanfare de La Péri* de Paul Dukas. ♦

Séance solennelle de rentrée des cinq académies



Le mardi 25 octobre a eu lieu sous la Coupole de l'Institut de France la séance solennelle de rentrée des cinq académies

Le 25 octobre 1795, en créant l'Institut de France, la jeune République lui confie comme mission que « ce que tous les hommes savent y soit enseigné dans sa plus haute perfection » (Constitution de l'An III). Depuis, tous les ans, la « Séance solennelle de rentrée des cinq académies » est l'occasion pour l'Institut de France de réaffirmer les valeurs qui sont les siennes et le rôle qui lui est imparti dans le perfectionnement et la diffusion des savoirs.

Sous la Coupole, à la date anniversaire de la création de l'Institut de France, les cinq Académies se réunissent autour d'un thème choisi collégialement.

Cette année, la séance était présidée par Jean Baechler, Président de l'Institut de France, Président de l'Académie des Sciences morales et politiques, et le thème retenu était : « Le virtuel et l'actuel ».

Un représentant de chacune des académies a prononcé un discours élaboré pour l'occasion : « La finance ne serait-elle qu'un monde virtuel ? » par Michel Pébereau, délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques ; « Le virtuel en physique » par Serge Haroche délégué de l'Académie des Sciences ; « Le virtuel, futur du passé » par Michel Zink, délégué de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres ; « Le virtuel et le possible » par Jean-Luc Marion, délégué de l'Académie française ; et enfin « Architecture virtuelle » par **Aymeric Zublena**, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, dont voici un extrait :

« Par métier, j'invente des formes et j'organise des volumes où pesanteur et inertie dictent leur loi. J'utilise ces outils de l'immatériel qui donnent accès à l'espace virtuel, ces logiciels qui libèrent ou semblent libérer l'architecte de la rude contrainte, d'affronter, de composer, de vaincre l'inertie. Dans la pesante réalité des masses qu'il met en œuvre, l'architecte invente des équilibres d'où naissent des volumes et des espaces improbables. Cet aboutissement s'est toujours fait au prix d'une lente démarche, au gré d'une déambulation intellectuelle qui de la perspective originelle, image virtuelle d'une architecture en devenir, fera jaillir l'œuvre dans la matérialité ultime du dernier béton coulé ou du dernier boulon serré [...] Aujourd'hui de puissants outils informatiques permettent de créer et de parcourir des architectures virtuelles. Ces espaces qui n'ont d'autres réalités que celles du regard sont en théorie libres d'accès au premier venu, espaces transformables, manipulables si le désir prend à l'un des visiteurs de jouer à l'architecte. De cette mathématique savante, de cette virtualité peut-il naître une architecture inspirée d'une nouvelle conception de l'espace ? »



Les artistes de la Casa de Velásquez

À gauche : Charlotte Guibé, Dîner d'affaires, 2010, acrylique sur toile, 120 x 120 cm.

Ci-dessous : Blaise Perrin, photographie issue de la série « Tierras Altas », 2010.



« Depuis 2011, la section artistique de la Casa de Velásquez porte le nom d'« Académie de France à Madrid », une appellation chère au cœur de notre Compagnie. Voici donc une deuxième Académie en terre méditerranéenne et nul ne doute qu'à l'avenir elle ne soit aussi prestigieuse que son aînée italienne ! La réforme statutaire en cours doit apporter une plus grande autonomie à la Casa de Velásquez ; il s'agit donc bien d'une nouvelle étape dans l'histoire déjà ancienne de cette école française en terre espagnole. Et c'est bien une étape aussi, que représente le séjour à la Casa de Velásquez dans la vie d'un artiste. Ancien pensionnaire de cet établissement, je sais combien son univers si particulier est susceptible d'influencer un parcours, d'imprégner une trajectoire par son environnement extraordinairement propice à la création : approfondir sa recherche dans une sérénité absolue, la confronter à celle d'autres artistes ou chercheurs issus de toutes les disciplines, créer des liens d'amitié qui dureront parfois toute une vie, voilà quelques-unes des possibilités offertes par un séjour à la Casa de Velásquez. C'est un lien très particulier qui relie l'Académie des Beaux-Arts à cet établissement qu'elle contribua jadis à fonder. Le temps a passé, le contexte est aujourd'hui tout autre, mais l'intérêt des académiciens pour cette école et ce qui s'y passe est intact : c'est toujours avec le même enthousiasme que l'Académie des Beaux-Arts accompagne, découvre et soutient chaque année les travaux des jeunes artistes nourris de cette expérience que tous décrivent comme unique. »

Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts

Comme chaque année, l'Académie des Beaux-Arts a exposé les œuvres des pensionnaires de la Casa de Velásquez, désormais nommée « Académie de France à Madrid », et dont notre confrère l'architecte Aymeric Zublena vient d'être élu Président du Conseil artistique.

Tout à la fois centre de création artistique et centre de recherche scientifique, la Casa de Velásquez présente la particularité d'accueillir, depuis sa fondation en 1928, des artistes qui souhaitent développer un travail de création, en Espagne, dans diverses disciplines : architecture, arts plastiques, art vidéo, cinéma, composition musicale, photographie. [...]

Les artistes accueillis en résidence à la Casa de Velásquez sont recrutés par son Conseil artistique pour une année, renouvelable une fois. Il s'agit pour eux de réfléchir à leurs orientations artistiques, d'explorer de nouvelles techniques, d'expérimenter de nouveaux matériaux. Durant leur séjour, ils sont amenés à côtoyer des artistes espagnols admis en résidence pour la même durée. Les uns et les autres disposent d'ateliers et de studios. C'est à partir de leur production qu'est élaborée la programmation artistique, qui fait l'objet depuis deux ans d'une diffusion accrue. [...]

Jean-Pierre Etievre, Directeur de la Casa de Velásquez

Accueillie par notre confrère Pierre Cardin, dans sa galerie « Espace Evolution », Itinérance Deux, l'exposition des artistes de la Casa de Velásquez 2011, a réuni les travaux d'Albert Corbi, Amélie Ducommun, Etienne Fouchet, Charlotte Guibé, Olivier Nord, Blaise Perrin, Gema Rupérez, Daniel Touati, et Nima Zaare Nahandi.

Les collections Photographiques de l'Institut de France

Dans ce numéro de la *Lettre* consacré, comme chaque année à l'automne, à la vie institutionnelle de l'Académie des Beaux-Arts, il nous a semblé opportun de faire écho au dossier de la *Lettre* 66, dédié à la Photographie, en présentant les splendides collections de photographies de l'Institut de France, conservées quai Conti et à Chantilly. A la demande du Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives, Bernard Perrine, photographe et correspondant de notre Académie, retrace l'histoire de ces collections aussi fabuleuses que méconnues, et nous en fait percevoir l'inestimable richesse.

Les photographies dans les collections de l'Institut de France

Des trésors à redécouvrir

Par **Bernard Perrine**, photographe, journaliste, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts

L'exposition « Éclats d'histoire, les collections photographiques de l'Institut de France » présentée sur les cimaises du Musée Marmottan-Monet du 30 mars au 27 juin 2004 et son catalogue¹ accompagnés de textes précieux et renseignés² ont permis et permettent encore de lever le voile sur les photographies et les collections photographiques conservées dans les bibliothèques de l'Institut de France ou de Condé à Chantilly. Cependant, si l'on connaît parfaitement la teneur, la diversité et la qualité des images conservées par cette dernière, il n'en va pas de même pour la première. Certes, l'exposition du Musée Marmottan a permis d'apercevoir quelques incunables, tout en laissant la certitude que de précieuses pépites restent encore à découvrir et à révéler. Une (mauvaise) habitude très française qui consiste, souvent par manque de moyens ou pour d'autres raisons obscures, à ne faire ni inventaire précis ni récolements, permet néanmoins de temps en temps de redécouvrir des pièces importantes, ignorées ou déclarées perdues. C'est aussi comme cela que certaines peuvent se retrouver mises aux enchères sur des marchés étrangers.

Grâce aux récents travaux de jeunes chercheurs, des nouveaux pans de la photographie du XIX^e ont révélé leur importance en confortant ou en amenant un éclairage nouveau sur l'histoire de la photographie. Laquelle importance a également été perçue par le marché qui, comme on a pu le constater dans les ventes récentes, toutes réalisées en France, ont battu tous les records pour des photographies de cette période.



C'est peu dire de l'importance, de la qualité et de la valeur de nos collections. L'Institut possède là un vrai trésor, plus encore par sa valeur historique et mémorielle que par sa valeur pécuniaire. Même si, comme le faisait remarquer récemment un visiteur américain, la protection de ce patrimoine mériterait que l'on y apporte plus d'attention.

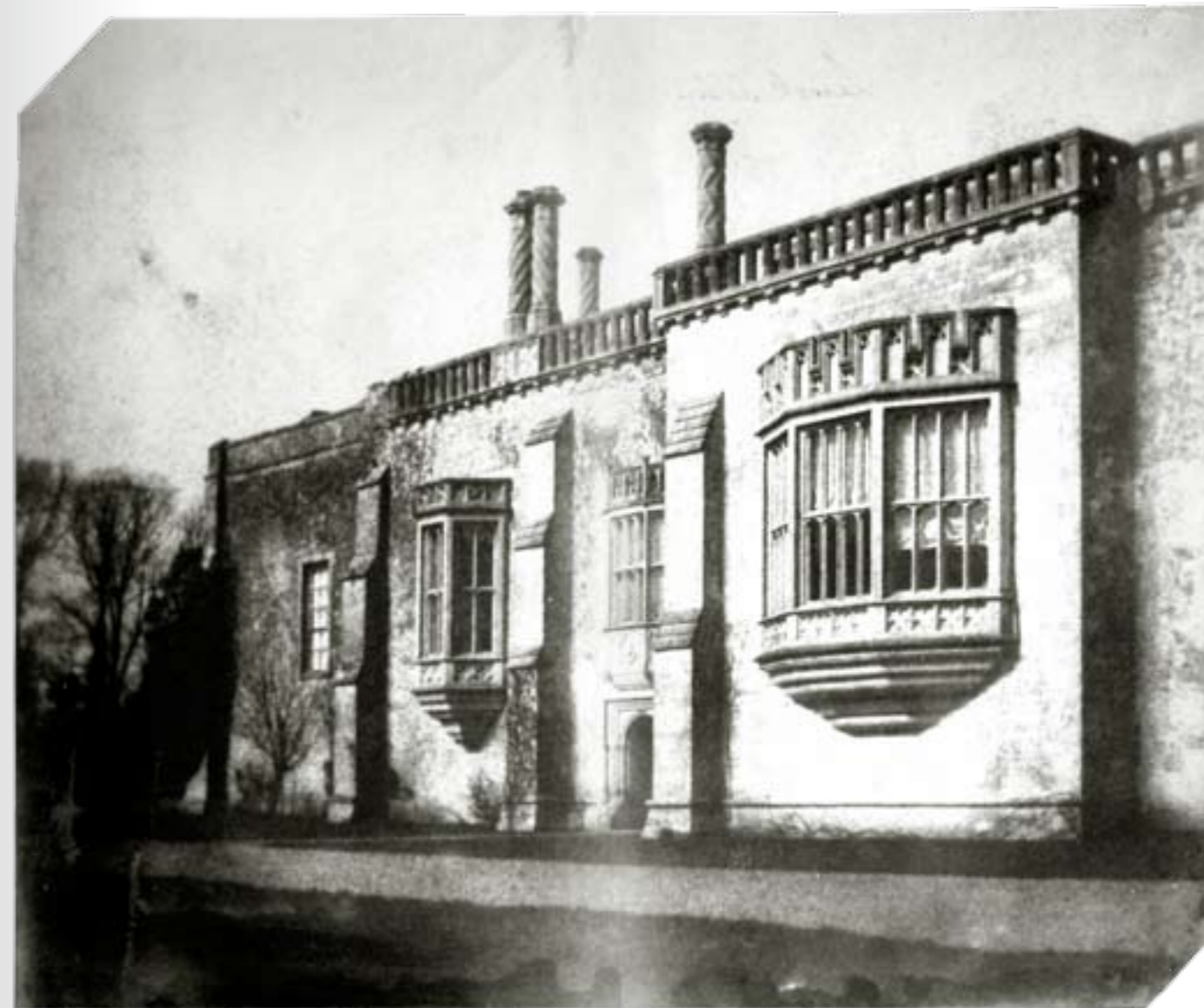
Dans l'introduction de l'ouvrage mentionné ci-dessus, Pierre Messmer, à l'époque Chancelier de l'Institut de France, mentionnait « quarante mille photographies, conservées à la Bibliothèque, dans les archives et dans les fondations-musées ». Depuis, comme le soulignait Lucien Clergue dans l'introduction au précédent numéro de la *Lettre*, d'autres chiffres moins importants ont été avancés. On n'en connaîtra vraiment la teneur que lorsqu'un inventaire scientifique aura été réalisé. Il s'avère de toute façon indispensable, accompagné de son indexation, avant toute entreprise de numérisation.

Madame Mireille Pastoureau, Conservateur général, directeur de la Bibliothèque, résume bien la difficulté de l'entreprise. Elle réside dans la façon par laquelle, à travers le temps, la Bibliothèque s'est construite, sans perdre de vue ses origines de Bibliothèque générale et savante. Bien avant l'arrivée de la photographie, legs, dons, achats, documents internes, comptes-rendus de séances en provenance des cinq Académies constituent le noyau central de ces fonds.

Une mémoire qui, depuis des siècles, repose sur une architecture de manuscrits au sein desquels on incorpore documents, planches de dessins, gravures, plans... et tout naturellement à partir de 1839 des photographies.

On se retrouve donc confronté aux problèmes de l'informatique qui veut que tout fichier non ou mal indexé soit considéré comme introuvable, donc inexploitable. Comment en effet retrouver une photographie, document d'un dossier médical ou archéologique ou partie intégrante d'un legs sans inventaire précis ?

Par bonheur le compte-rendu des séances, institué à l'initiative de François Arago à partir de 1835, devient souvent un subtil fil conducteur.



Sinon, seules des expositions comme « Éclats d'Histoire » ou des recherches dans le cadre de thèses, comme ce fut récemment le cas, permettent de découvrir ce qui se cache à l'intérieur de ces innombrables dossiers et d'en faire l'indexation. Sans oublier les travaux de chercheurs comme ceux d'Anne Cartier-Bresson, Paul-Louis Roubert, Sylvie Aubenas ou de Nancy Keeler qui, en 1984, découvrit vingt-quatre « dessins photogéniques » inédits sur papier salé du photographe anglais Sir William Henry Fox Talbot, adressés à l'Académie des Beaux-Arts le 25 mars 1840. Par cet envoi, il sollicitait Désiré Raoul Rochette, alors Secrétaire perpétuel de l'Académie, pour faire reconnaître son procédé qui ouvrait la voie de la reproduction.

Bien qu'il fût aux sources de l'invention, au sein même de l'Institut de France, les références autour de l'inventeur Louis-Jacques-Mandé Daguerre et surtout ses images ne sont pas légion. Mais, comme François Arago l'avait suggéré dans sa déclaration du 19 août 1839, de nombreuses applications scientifiques du procédé ne tardèrent pas à se développer au cours du XIX^e dans tous les domaines. « Pour copier les millions de millions d'hieroglyphes qui couvrent, même à l'extérieur, les grands monuments de Thèbes, de Memphis et de Karnak etc., il faudrait des vingtaines d'années et des légions de dessinateurs. Avec le daguerréotype, un seul homme pourrait mener à bonne fin cet immense travail... »

Dans les décennies qui suivirent la révélation du procédé, l'Académie des Sciences reçut de nombreuses inventions ou améliorations qui furent sans lendemain, du moins sur le plan commercial. Parmi elles, nous retiendrons celle



En haut : William Henry Fox-Talbot, Abbey, 17 March, façade sud de Lacock Abbey, 17 mars 1840, épreuve sur papier salé, (Bibliothèque de l'Institut).

Ci-dessus : Louis-Auguste Bisson, Honoré de Balzac, 1842, daguerréotype sous écrin en trois volets, intérieur en velours et soie violets avec cadre ouvragé en métal, 8,2 x 6,7 cm (Bibliothèque de l'Institut, Lovénjoul, objet 1). Photo David Bordes.

Pages précédentes : Gustave Le Gray, Flotte française en rade de Brest, 1856-1857, épreuve sur papier salé, 31,6 x 41,7 cm, (Chantilly, musée Condé). © RMN (Domaine de Chantilly) / droits réservés.

En haut : G. Rémy et C. Contremoulins, Réduction photographique d'une radiographie d'un cadavre de femme, 1896, aristotype, 28,1 x 22,7 cm, d'après neuf négatifs sur plaque de verre de 24 x 30 cm, pl. 36 de l'album Radiographies (Bibliothèque de l'Institut). Photo David Bordes.

de Firmin Boussigues qui, en 1850, proposa une déclinaison du procédé de Daguerre qui voyait le papier remplacer la plaque pour obtenir un positif direct. Une voie déjà explorée par Bayard qui ne sera pas commercialisée mais qui apparaîtra, beaucoup plus tard avec... le polaroïd.

De 1840 à 1875, l'Académie des Sciences a reçu plus de 500 communications parmi lesquelles on retrouve nombre de celles qui firent progresser le procédé. Elles constituent une sorte d'histoire de la photographie dont bien souvent les documents ont disparu. À ses débuts, la photographie était en effet une pratique de savants et on ne s'étonnera pas d'apprendre qu'elle passionna de nombreux membres de l'Académie des Sciences, avec à leur tête Victor Regnault, leur Président - également Président de la société française de photographie - qui s'y exercèrent.

On a ainsi pu recenser environ six cents photographies à caractère scientifique, présentant un intérêt primordial, conservées à l'Institut de France. Elles constituent en soi une sorte d'histoire des sciences.

Elles touchent l'astronomie qui fut une des premières disciplines scientifiques à être présentée à l'Académie des Sciences. C'est en effet le 9 janvier 1839 que François Arago montra à ses confrères la première photographie de la lune prise par Daguerre. Plus tard, le 2 avril 1845, Hippolyte Fizeau et Léon Foucault, montrèrent les premières photographies du disque solaire complet. Puis vinrent les photographies d'éclipses de lune de Quinet et De Lépine datant du 13 octobre 1856.

Elles concernent également les sciences naturelles avec de précieux documents d'animaux rares du Museum d'histoire naturelle datant de 1853 ; la géologie avec les vues du Mont-Blanc des frères Bisson ; la physiologie et la médecine avec les travaux de Guillaume-Benjamin Duchenne de Boulogne *Mécanismes de la physiologie humaine*, paru en 1862, dont un rare exemplaire est conservé à la Bibliothèque. Ceux de Jules Bernard Luys, avec notamment l'ouvrage *Iconographie des centres nerveux* paru en 1873. La photomicrographie avec le *Cours de microscopie* publié par Alfred Donné en 1844 avec des illustrations de Léon Foucault physicien et daguerréotypiste.

Parmi les améliorations significatives du procédé, l'Institut conserve les étapes importantes du développement de la photographie en couleurs avec les travaux de Louis Ducos du Hauron et Charles Cros. Présentés en 1869 à la Société française de photographie, ces essais de Ducos du Hauron furent violemment critiqués en 1876 par Becquerel à l'Académie des Sciences. Néanmoins, pour faire valoir l'antériorité de sa découverte, il adressa à l'Académie des Sciences dix « héliochromies » accompagnées d'un mémoire *Photographies des couleurs, reproduction photomécanique des couleurs en nombre illimité d'exemplaires*.

Les académiciens soutinrent également une autre amélioration significative apportée par Louis-Désiré Blanquart-Évrard et rapportée par François Arago, le perfectionnement du procédé négatif-positif sur papier. Bien que peu différent de ceux présentés par Sir William Henry Fox Talbot et celui d'Hippolyte Bayard, écarté pour avoir voulu garder son procédé secret, celui de Blanquart-Évrard fut retenu par la commission composée de membres de



l'Académie des Sciences et de l'Académie des Beaux-Arts. Ce soutien le conforta dans son projet de diffusion de la photographie à grande échelle. En 1851, il créa une imprimerie photographique à Loos-lès-Lille avec Hippolyte Fockede et fit entrer la photographie dans l'ère industrielle, comme en témoignent les premières éditions des travaux de Maxime Du Camp et de John B. Greene, conservés dans la Bibliothèque de l'Institut. Le remplacement du négatif-papier par le négatif sur verre, introduit en 1847 par Abel Niépce de Saint-Victor, offrait des potentialités de reproduction quasi illimitées, du moins le pensait-on !

Ces perfectionnements dans la diffusion, couplés au caractère d'objectivité inhérent au procédé (la mécanisation de l'enregistrement étant censée être garante de son aptitude à « reproduire sans faille le réel »), ouvrirent la voie à de nouvelles utilisations.

Ce furent d'abord les missions à l'étranger et en particulier en Orient pour accompagner les archéologues qui virent les

photographes déposer leurs travaux à la Bibliothèque. Ainsi Maxime Du Camp, peu avant sa mort, légua à l'Académie française tous ses manuscrits y compris ses propres photographies et celles qu'il utilisa pour illustrer ses livres, soit deux cent quatorze négatifs, un album complet de tirages et son exemplaire de *Egypte, Nubie, Palestine et Syrie. Dessins photographiques recueillis pendant les années 1849, 1850 et 1851*, imprimé par Blanquart-Évrard et édité par Gide et Baudry en 1852.

Il en fut de même pour John Beasley Greene qui adressa régulièrement à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres les résultats de ses travaux et ses albums, également imprimés par Blanquart-Évrard, notamment *Sculptures et inscriptions égyptiennes* regroupant deux cents vues et *Monuments et paysages de la Nubie et de la Haute-Egypte* en 1854. Ce fut aussi le cas pour les albums d'Henri Cammas, qui viennent de battre des records de prix lors des dernières enchères à Paris, ou ceux d'Aymard de Banville.



À gauche : John. B. Greene, Louqsor, Sculptures historiques du Pylône. Massif de gauche, 1854, épreuve sur papier salé virée à l'or d'après négatif papier, tirée de l'album *Sculptures et inscriptions égyptiennes*, n° 75, 30,4 x 23,4 cm (Bibliothèque de l'Institut, Rés. Fol. Z 129C). Photo David Bordes.

Ci-dessus : Non identifié, Retour du bal costumé, (mention autographe de Gustave Schlumberger sur la page de l'album), épreuve aucaustiquée sur papier albuminé, 20,4 x 16,7 cm (Bibliothèque de l'Institut, Schlumberger). Photo David Bordes.

Cependant cet Orient ne fut pas la seule destination des missions. Elles s'intéressèrent aussi à l'archéologie en Italie, en Grèce, en Afrique du nord ou en Asie Mineure.

On retrouve ainsi les albums d'Eugène Piot sur *L'Italie monumentale* en 1853 ou sur *L'Acropole d'Athènes et des temples grecs*. Ou le fonds Théophile Homolle qui renferme quelque six mille photographies. Ou encore une trentaine de grands formats de Séraphin Médéric Mieuxement sur les *Monuments antiques et arabes*.

Les missions franchirent également l'Atlantique comme en témoigne le fonds du duc Joseph-Florimond de Loubat, riche de quelque quatre cents photographies prises au cours des missions d'exploration au Mexique et en Amérique centrale, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il en fit don à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres en 1916. À côté de ce fonds, on retrouve les documents déposés par Claude-Joseph-Désiré Charnay, Teobert Maler ou Alfred Percival Maudsley. ❧

À droite : Nadar, George Sand, vers 1864, épreuve sur papier albuminé, avec traces de retouches à l'encre, timbre sec du photographe sur le carton de montage, 24,7 x 19,3 cm (Bibliothèque de l'Institut, Lovenjoul). Photo David Bordes.

Ci-dessous : Louis Ducos du Hauron, Vue prise d'une lucarne de ma maison, Agen, 1874, héliochromie, 9,5 x 11,7 cm (Archives de l'Académie des Sciences). Photo David Bordes.



« Néanmoins, si importantes soient-elles, ces missions et ces explorations à l'étranger demeurent postérieures à la mission diligentée sur notre territoire pour recenser le patrimoine architectural. En effet, dès 1834, Prosper Mérimée, nommé inspecteur des Monuments historiques, en imaginait le recensement. Lors de la révélation au monde de la photographie en 1839, Arago envisageait déjà son application à ce recensement : « ... d'un seul coup d'œil, chacun apercevra alors l'immense rôle que les procédés photographiques sont destinés à jouer dans cette grande entreprise nationale... »

La mission héliographique fut la première commande de l'État et la Bibliothèque de l'Institut conserve les résultats de cette mission, mise en place en 1851. On trouve ainsi les lithographies des négatifs d'Henri Le Secq, réalisées par Lemerrier, Lerebours, Barreswill et Davanne.

La Mission composée des cinq photographes (Edouard Baldus, Hippolyte Bayard, Gustave Le Gray, Auguste Mestral et Henri Le Secq) eut également l'intérêt de sensibiliser l'opinion au patrimoine architectural et de favoriser des vocations. C'est ainsi que « La maison Bisson frères » commença à pratiquer la photographie d'architecture à partir de 1852. Sans commande officielle ni subvention, ils

publièrent à partir de 1854 plusieurs ouvrages conservés à la Bibliothèque de l'Institut sous le titre : *Reproductions photographiques des plus beaux types d'architecture et de sculpture d'après les monuments les plus remarquables de l'Antiquité, du Moyen Age et de la Renaissance exécutés par MM Bisson frères, sous la direction de MM Duban, De Gisors, Labrouste, Lassus, Lefuel, Vaudoyer, Viollet Le Duc etc. : cent soixante-treize images d'édifices religieux ou civils, parfois royaux, principalement français mais aussi belges, suisses, italiens ou allemands* ». C'est également cette mission qui fut un peu à l'origine de collections comme celle du duc d'Aumale, conservée au Musée Condé à Chantilly, celle d'Adolphe Thiers ou celle d'Auguste Ehrard, photographe de l'urbanisme haussmannien.

D'autres fonds conservés à la Bibliothèque de l'Institut se sont construits autour du portrait : portraits d'académiciens, de personnalités du monde des arts, de l'écriture voire de la politique. Le fonds constitué par le vicomte bruxellois Charles Spœlberch de Lovenjoul autour des écrivains (essentiellement Balzac, Gautier, Sand...) recense mille cinq cent manuscrits, quarante mille imprimés, neuf cents titres de périodiques et trois cent soixante photographies.

La bibliothèque conserve également treize albums regroupant des informations sur les académiciens et des vignettes où ils posent pour la promotion de la marque Félix Potin dans le célèbre format (95 x 60 mm) inventé par André Adolphe Eugène Disdéri.

Bien que les photographies de guerre de Roger Fenton soient conservées au Musée Condé à Chantilly, la Bibliothèque de l'Institut n'en contient pas moins des photographies garanties des événements et de l'actualité de cette seconde moitié du XIX^e et de la Première Guerre mondiale.

On trouve ainsi le fonds Maxime Du Camp avec *L'expédition des Deux-Siciles* paru en 1861. Le fonds Adolphe Thiers relatant la guerre de 1870-1871 et la Commune de Paris. Et les tirages photographiques réalisés par la section photographique de l'armée ouverte au printemps 1915, dans le but de contrôler la production et la diffusion des photographies prises sur le front et de constituer des archives historiques.

Chef d'œuvre à Chantilly, la photographie de paysage, considérée comme un genre mineur réservé aux amateurs, est peu présente au sein de la Bibliothèque de l'Institut. À l'exception des fameuses *Promenades poétiques et daguerriennes. Bellevue, avec sept vues au daguerréotype* d'Auguste

Martin, édité en 1850 et constituant peut-être un des tout premiers livres illustrés par la photographie.

La Bibliothèque possède également des collections réalisées par des particuliers éclairés comme Gustave Schlumberger qui, en 1929, légua à l'Institut de France trente-cinq recueils. Considéré comme un des premiers collectionneurs, sa quête, remontant aux origines, comprenait quelque cinq mille tirages, des portraits et des vues prises sur les cinq continents.

En dehors de la riche collection du Musée Condé à Chantilly que nous décrivons en annexe, quelques autres lieux rattachés à l'Institut de France conservent également des fonds photographiques.

Tel est le cas des vues des Pyrénées prises par le comte Joseph Vigier durant l'été 1853 et déposées par la Fondation Dosne-Thiers au Musée d'Orsay en 1983.

Tel est le cas également des autochromes du jardin de Claude Monet à Giverny, réalisés dans les premières années du XX^e siècle et conservés au Musée Marmottan-Monet.

Enfin, le banquier Jacques Siegfried, en léguant à l'Institut de France le château de Langeais en 1904, légua en même temps un beau fonds photographique conservé dans la bibliothèque de son bureau. Trois cent cinquante tirages rassemblés en sept albums dédiés respectivement à l'Italie, à l'Égypte, à l'Inde anglaise, à la Chine et au Japon, à la Grèce et à la Terre Sainte, et à Singapour, Java, Saïgon et Yokohama.

Ce rapide survol montre la richesse des collections photographiques conservées dans la Bibliothèque de l'Institut de France et dans les lieux qui lui sont rattachés.

Il montre également l'ampleur du travail à accomplir pour révéler toutes ses potentialités : recherches, indexations, récolements...

Il montre également sa fragilité : protection d'incunables atteignant une valeur inestimable, protection contre les attaques du temps nécessitant une conservation préventive.

Il permet également de constater la relative stagnation des apports significatifs à partir du début du vingtième siècle.

Il pose enfin la question de la numérisation des photographies et de ses conditions de réalisation ainsi que celle du stockage des données. Cela implique donc la nécessité de s'entourer d'un comité scientifique compétent. ♦

Références et sources :

Madame Mireille Pastoureau, Conservateur général, directeur de la bibliothèque de l'Institut de France.

Institut de France / Actes Sud
Textes de Laurence Desroy-Hamouda, Catherine Dalarun-Mitrovista, Nicole Garnier-Pelle.

1) *Éclats d'Histoire, Actes Sud / Institut de France, achevé d'imprimer fin 2003, présentation et contributions par Anne Cartier-Bresson, Laurence Desroy-Hamouda et Catherine Dalarun-Mitrovista.*

2) *Contributions de Hélène Carrère d'Encausse, Jean Leclant, Jean Dercourt, Arnaud d'Hauterives, Jean Cluzel, Jean-Pierre Babelon, Pierre Léna, membres de l'Institut de France. Ainsi que Nicole Garnier-Pelle (musée Condé de Chantilly) Françoise Heilbrun (musée d'Orsay) Isabelle-Cécile Lemée (Centre des monuments nationaux) Paul-Louis Roubert (Président de la Société française de Photographie).*



Ci-dessus : Edouard-Denis Baldus, L'Hôtel de Ville et le pont d'Arcole, vers 1855, épreuve sur papier albuminé, 32,1 x 44,5 cm, (musée Condé, Chantilly).

© RMN (Domaine de Chantilly) / droits réservés.

À droite : Roger Fenton, Groupe de chefs croates. Crimée, le 29 février 1856, 17,40 x 15 cm, (Chantilly, musée Condé).

© RMN (Domaine de Chantilly) / droits réservés.

Page de droite : Gustave Le Gray, Portrait d'une fillette, album de la reine Marie-Amélie, n°73, 18,40 x 14 cm, (Chantilly, musée Condé).

© RMN (Domaine de Chantilly) / droits réservés.



Les chefs d'œuvres du Musée Condé à Chantilly La collection de photographies du duc d'Aumale

Par Bernard Perrine, photographe, journaliste, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts

Dans le *Journal du Dimanche* daté fin juillet 2011, l'académicien Marc Fumaroli fait l'éloge des collections d'œuvres d'art conservées au Musée Condé dans le Château de Chantilly, en omettant toutefois de mentionner la collection de photographies du duc d'Aumale. À sa décharge, il est vrai que le site internet n'est guère plus disert.

Pourtant ce fonds administré par Nicole Garnier-Pelle, Conservateur en chef du Patrimoine, Chargée du Musée Condé, est un des joyaux de la photographie française du XIX^e siècle.

Il contient 1700 photographies provenant en majorité de la collection du duc d'Aumale, à laquelle se sont ajoutés dons, legs et acquisitions liés à l'histoire de Chantilly.

Exilé en Angleterre après la chute de la Monarchie de juillet, le duc d'Aumale souhaitait posséder des vues du Paris de Napoléon III ; comment aurait-il pu en avoir connaissance autrement que par la photographie ? Or, il se trouve que pendant cette période officient les meilleurs spécialistes du genre, qui ont pour nom Edouard-Denis Baldus, Gustave Le Gray, Adolphe Braun, Louis-Rémy Robert, Charles Marville, les Frères Bisson ou... Séraphin-Médéric Mieuxement.

Amateur de photographies, sa collection reflète sa vie et ses inclinaisons artistiques. Ancien gouverneur militaire de l'Algérie, il possède une collection orientaliste avec une grande vue panoramique du port d'Alger. Parent avec les rois, princes ou aristocrates de toute l'Europe, elle comprend donc de nombreux portraits qui ont pour signatures : Gustave Le Gray, Ludwig Angerer, Luigi Caldesi ou Camille Silvy.

Amateur d'art, il fait photographier sa collection de tableaux par Adolphe Braun en les faisant tirer par le procédé au charbon réputé comme inaltérable ; ou les douze porcelaines de Sèvres exposées à l'Exposition Universelle de 1855 par Louis-Rémy Robert.

Militaire, il apprécie les photographies de guerre et acquiert les premiers reportages de guerre de Roger Fenton. On trouve même dans sa collection deux photographies de la guerre de Sécession.

Enfin, comme amateur de photographies, son fonds contient tous les courants et les genres révélés entre 1855 et 1897, à l'exception du pictorialisme.

À ce titre, il achète des vues de Great Eastern par Howlett, cinq marines de Le Gray dont *Le brick au clair de lune* et *Remorque au large*. Ou des vues de Suisse prises par Adolphe Braun...

Contrairement à celui de la Bibliothèque de l'Institut, ce fonds a été inventorié en 1993, des récolements sont réalisés régulièrement et la collection numérisée en 2008 est accessible en ligne (www.culture.gouv.fr), rubrique *documentation*, base de données « Joconde ».

Grâce à une subvention du Ministère de la Culture, une conservation préventive a pu être mise en place en montant les plus belles pièces dans des « passe-partout » en carton pur chiffon, non acide.

Enfin, en dehors de sa participation à l'exposition « Éclats d'Histoire », une exposition de la collection a été présentée à Chantilly en 2009, à l'occasion de « Paris Photo ». ♦



Publications :

La photographie du XIX^e siècle à Chantilly, chefs d'œuvre au Musée Condé, par Nicole Garnier-Pelle, Editions Artlys, 2001, 82 pages avec le CD-Rom réalisé par le Centre régional de Documentation Pédagogique.

Aux origines du reportage de guerre: le photographe anglais Roger Fenton (1819-1869) et la guerre de Crimée (1855) par Nicole Garnier-Pelle, 1994, non paginé, 46 photographies noir et blanc.

Le domaine de Chantilly vu par les photographes du XIX^e siècle, par Nicole Garnier-Pelle, 1993, 58 pages, 47 photographies en noir et blanc.



Prix & concours 2011

Les Prix de la Fondation Simone et Cino del Duca

C'est toujours une grande joie pour les académiciens de décerner des prix d'encouragement à de jeunes confrères et des prix de consécration couronnant des créateurs à la carrière bien établie.

Ces prix concernent toutes les disciplines, arts plastiques, musique, architecture, cinéma, photo, ouvrages d'art.

Au total une cinquantaine de Prix a été décernée, pour un montant d'environ 500 000 euros. Ils peuvent représenter pour certains artistes une aide précieuse.

Ils nous incitent à rester à l'affût de tous les nouveaux talents et nous permettent d'aller à la rencontre de ceux qui construisent l'art de demain.

Ils témoignent enfin de l'admiration et de la fraternité de notre Compagnie envers ceux qui, dans ces temps difficiles, perpétuent la recherche d'absolu qui est au centre de la démarche artistique.

Laurent Petitgirard

Compositeur, Chef d'orchestre
Président de l'Académie des Beaux-Arts

La Fondation Simone et Cino del Duca, abritée sous l'égide de l'Institut de France depuis le décret du 25 janvier 2005, poursuit les missions et objectifs fixés par Simone del Duca, généreuse donatrice, décédée en mai 2004. À côté de nombreux grands prix internationaux, aides et subventions, trois grands prix de consécration sont décernés chaque année à des artistes par la Fondation Simone et Cino del Duca - Institut de France, sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts : un prix de peinture, doté d'un montant de 50 000 euros, un prix de sculpture, doté d'un montant de 50 000 euros, et un prix de composition musicale, également doté d'un montant de 50 000 euros. De plus, la Fondation remet, toujours sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts, des prix pour récompenser de jeunes musiciens, pour un montant total annuel de 50 000 euros. ♦

Le **Prix de peinture 2011** a été attribué à **Erró**, né en 1932 à Olafsvik en Islande. Après avoir étudié à l'Académie des Beaux-Arts de Reykjavik et à l'Académie d'art d'Oslo, il voyage en Espagne, en Allemagne et en France. Il s'installe à Paris en 1958 où il vit et travaille depuis. Grand représentant du mouvement de la Figuration narrative, auteur de nombreuses commandes publiques, sujet de plusieurs centaines d'expositions personnelles et collectives, Erró occupe une place majeure dans la peinture d'aujourd'hui. Chroniqueur des événements qui bousculent la planète, il met notre monde à nu afin de faire appel à nos consciences, sa peinture se veut témoignage. En 2010, le Centre Georges Pompidou a accueilli la rétrospective de son œuvre : *Cinquante ans de collages*.

Le **Prix de sculpture 2011** a été attribué à **Jean-Paul Philippe** né en 1944 à Alfortville. À ses débuts dans les années 1960 il se consacre à la peinture et commence vers 1971-1972 à sculpter seul, expérimentant la force de la pierre et les possibilités infinies de l'œuvre tridimensionnelle. Il s'adonne à la sculpture en solitaire, à l'écart des mouvements et des écoles. Son chemin se dessine dans



Page de gauche : lors de la cérémonie de remise des prix, les membres de l'Académie Laurent Petitgirard, Arnaud d'Hauterives, Michaël Levinas et Edith Canat de Chizy, recevaient les lauréats des Prix d'encouragement.
Photo Juliette Agnel.

Ci-contre : le sculpteur Jean-Paul Philippe (DR) et le compositeur Philippe Boesman (© Bernard Coutant).



À droite : le peintre Erró à l'œuvre.
Photo DR.

l'intimité de l'atelier et voit son prolongement dans l'espace public. C'est là, plus qu'ailleurs, que Jean-Paul Philippe trouve la raison d'exercer son métier. Depuis les années 1980, il répond à de nombreuses commandes pour des monuments publics. A Cherbourg, Foix, Lille, Rennes, Le Caire ou Bruxelles, il conçoit des œuvres qui s'inscrivent de façon singulière dans leur environnement. En témoigne, *Miroirs du ciel*, sa dernière commande installée dans le parc Albert Marquet.

Le **Prix de composition musicale 2011** a été attribué à **Philippe Boesmans**, est né en 1936 à Tongres (Belgique). Premier prix de piano du Conservatoire Royal de Musique de Liège, il renonce finalement à une carrière de pianiste, préférant se consacrer à la composition qu'il étudie en autodidacte. Il rencontre Pierre Froidebise, Henri Pousseur avec lequel il fonde le Centre de recherche musicale de Wallonie, Célestin Deliège et André Souris. Ses premières œuvres (début des années 1960) témoignent de la profonde influence, à travers les œuvres de Berio, Boulez, Pousseur et Stockhausen, d'un sérialisme qui se fissure néanmoins progressivement. Producteur à la RTBF, il est, de 1985 à 2007, compositeur en résidence au Théâtre Royal de la Monnaie (Bruxelles). Ses opéras tels *Reigen* (1993), *Wintermärchen* (1999), *Julie* (2005), ou *Yvonne, princesse de Bourgogne* (2009), créé à l'Opéra Garnier, ont participé au renouvellement du genre opératique à la fin du XX^e siècle. Son œuvre témoigne d'une souplesse dans la forme et d'une liberté de langage qui la situent en dehors des clivages souvent marqués de la musique contemporaine.

Toujours sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts, quatre prix d'encouragement ont été également décernés à de jeunes musiciens. Pour l'année 2011 les lauréats sont **Emmanuel Ceysson**, harpiste, **Romain Leleu**, trompettiste, **Maxime Pascal**, chef d'orchestre et **Debora Waldman**, chef d'orchestre. ♦



Rencontre avec Erró

Nadine Eghels : D'origine islandaise, vous avez derrière vous une longue carrière de peintre, pouvez-vous nous retracer les grandes lignes de votre parcours ?

Erró : Je suis arrivé en France en 1958. Grâce à un billet de loterie, je suis allé d'abord à l'Académie de peinture d'Oslo, puis j'ai longtemps séjourné à Florence où j'ai rencontré Botero et Jean-Jacques Lebel avec qui je suis ami depuis soixante ans. A cette époque je suis aussi allé à Ravenne pour m'initier à la mosaïque byzantine. Comme toutes les fresques étaient en restauration, j'ai immédiatement appris cette technique. Ensuite je suis venu à Paris où je me suis « basé », mais mon travail m'amène fréquemment ailleurs. Lorsque je suis arrivé à Paris j'ai connu tous les surréalistes, surtout Matta, mais ce furent au début des années très difficiles pour moi, car seule la peinture abstraite était à l'honneur. J'étais obligé de retourner en Italie pour vendre mes toiles. Finalement j'ai commencé à trouver mon public en France, j'étais un jeune artiste de cinquante ans ! Depuis, cela n'a pas arrêté, les expositions se succèdent partout dans le monde.

N.E. : Comment procédez-vous ?

Erró : Je commence par travailler avec des collages, pour faire une maquette de la toile ou de la fresque. Pour ces collages, je récupère des éléments partout, en rapport avec la thématique qui me tient à cœur. Ensuite je reproduis la maquette à grande échelle. Mes sujets de prédilection sont politiques, ils renvoient aux guerres injustes qui déchirent le monde, le Vietnam, la Corée, plus récemment l'Irak. Ce sont généralement de grands, voire très grands formats, j'ai fait pour la Villette deux toiles de 30 m. de long. Je travaille aussi la céramique, un mur de 90 m. de long sur 15 m. de haut, et des fresques en céramique dans le métro à l'occasion de l'exposition universelle à Lisbonne.

N.E. : Vous maîtrisez différentes techniques, laquelle préférez-vous ?

Erró : Je change tout le temps de technique pour me défatiguer. J'aime beaucoup l'émail, avec de la peinture hollandaise. En fait, c'est le sujet qui guide la technique. Lorsque je fais un collage, c'est comme dans un rêve, au début je ne sais pas ce que cela va donner, tout est affaire de composition.

N.E. : Répondez-vous souvent à des commandes, publiques ou privées ?

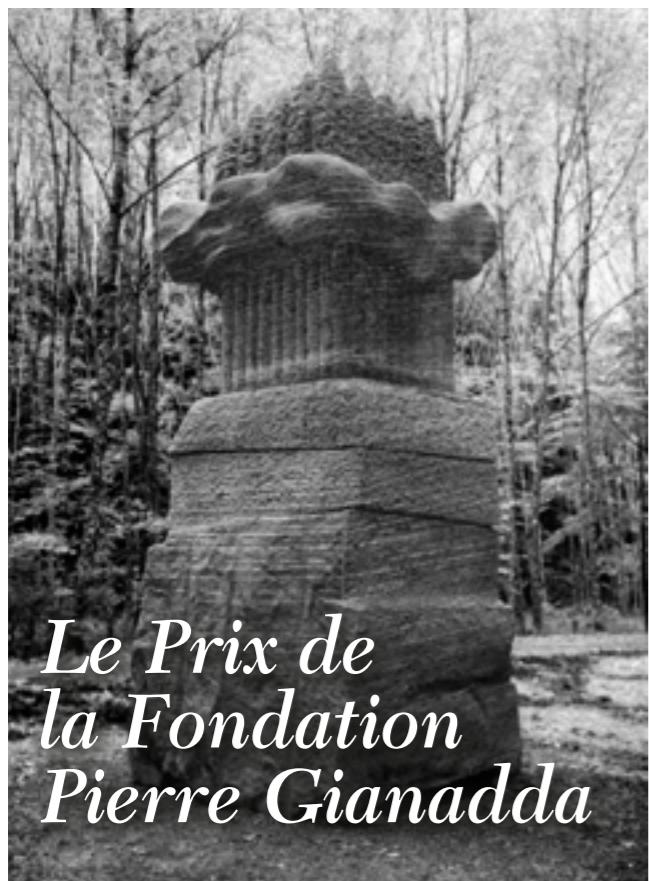
Erró : Je n'accepte que les commandes qui me laissent une liberté maximale, comme par exemple le mur d'Angoulême, 500 m² sur le thème de la bande dessinée. Il s'agit souvent de réalisations en plein air.

N.E. : À quoi travaillez-vous actuellement ?

Erró : Je me prépare à partir pour la Thaïlande, où je vais faire un travail d'aquarelle. Et l'été je me retire pour peindre dans ma maison de Formentera.

N.E. : À quoi allez-vous consacrer ce Grand Prix de Peinture qui vous a été décerné par l'Académie des Beaux-Arts ?

Erró : J'étais très content de recevoir ce Prix, qui tombe à point pour couvrir les réparations du toit de mon atelier ! Et c'était une belle cérémonie.



Le Prix de la Fondation Pierre Gianadda

Attribué pour la première fois en 2011, et d'une valeur de 10 000 euros, le Prix de la Fondation Pierre Gianadda a été créé par Leonard Gianadda, membre associé étranger de l'Académie depuis 2001, et récompense un sculpteur pour l'ensemble de son œuvre.

Le **Prix Pierre Gianadda 2011** a été décerné à **Yukichi Inoué**, né au Japon en 1942. Yukichi Inoué arrive en France en 1966, où il entre à l'École Nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. Depuis 1978, il travaille à Elancourt, à la Commanderie des Templiers de la Villegieu et donne des cours d'arts plastiques à l'École municipale de la ville. Yukichi Inoué pratique essentiellement la taille directe, technique en adéquation avec sa conception exigeante de la sculpture, inscrivant l'œuvre dans son temps.

Il a participé à de nombreux salons et symposiums, reçu des distinctions et des prix, ainsi que des commandes publiques, telle que celle du Musée d'art moderne de Dunkerque. ♦



Le Grand Prix d'Architecture

Créé en 1975, le concours est ouvert à tous les architectes et étudiants en architecture de moins de 35 ans. Entièrement organisé par l'Académie, il est doté de trois prix : Le Grand Prix et Prix Charles Abella, le Deuxième Prix et Prix André Arfvidson, le Troisième Prix et Prix Paul Arfvidson.

Le thème du concours du **Grand Prix d'Architecture 2011** était « Le logement étudiant ». Le jury, devant les projets qui ne répondaient pas pleinement à la problématique posée, a décidé pour cette année d'attribuer deux Deuxième Prix ex-æquo dotés d'un montant de 10 000 euros chacun.

Les **Deuxième Prix et Prix André Arfvidson 2011** ont été décernés à **Florian Dhormes**, architecte depuis 2010 après avoir étudié à l'ENSBA de Lille, pour son projet *À la conquête des toits*, et à **Simon Moisière**, étudiant à l'école nationale supérieure de Versailles où il prépare un Master, pour son projet *3SRC*.

Le **Troisième Prix et Prix Paul Arfvidson 2011**, d'un montant de 7 000 euros, a été décerné à **Emmanuel Manger**, diplômé de l'École nationale supérieure de Lyon et architecte DPLG depuis 2005, pour son projet *Sur un arbre perché*.

Deux mentions, de 3 000 euros chacune, ont été attribuées à **Hugo Badia Berger**, étudiant en Master à l'ENSBA de Marne la Vallée, pour son projet *La Malle*, et à **Alexandre Ciancio**, étudiant en Master à l'ENSBA de Nantes, pour son projet *Estudianstère*. ♦

À gauche : Terre, forêt, nuages, œuvre de Yukichi Inoué, Prix Pierre Gianadda 2011. Photo DR

Ci-dessus : vues des projets de Simon Moisière et Florian Dhormes, deuxièmes Prix ex-æquo du Grand Prix d'Architecture 2011, dont le sujet était : « Le logement étudiant ».

À droite : l'ensemble Sequenza 9.3, Prix Liliane Bettencourt pour le Chant Choral 2011, dans la cour de l'Institut de France lors de leur prestation dans le cadre de la Séance Solennelle de l'Académie des Beaux-Arts, le 16 novembre dernier. Photo Brigitte Eymann

Ci-contre : Catherine Simonpietri qui dirige l'ensemble qu'elle a créé en 1998. Photo Guy Vivien



Le Prix Liliane Bettencourt pour le chant choral



Créé en 1989 par Liliane Bettencourt et son époux, André Bettencourt, ancien Ministre, membre de l'Académie des Beaux-Arts décédé en 2007, le Prix Liliane Bettencourt pour le Chant Choral, doté de 40 000 euros, a pour ambition de contribuer au rayonnement de cette discipline artistique et d'aider les lauréats à progresser en leur offrant de meilleures conditions de travail et un public élargi.

Le **Prix 2011** a été décerné à **l'Ensemble Sequenza 9.3**, dirigé par **Catherine Simonpietri**. Formation professionnelle de douze chanteurs créée en 1998 par

Catherine Simonpietri, l'ensemble Sequenza 9.3 se consacre particulièrement à la valorisation de la création musicale contemporaine dans sa diversité et sa complexité. L'ensemble s'attache notamment à la redécouverte du patrimoine vocal du XX^e siècle, au dialogue et à la création avec les compositeurs contemporains, à l'exploration de l'écriture vocale des organistes ainsi qu'à la rencontre avec d'autres expressions du spectacle vivant (danse, cinéma etc.).

Reconnu pour son exigence en matière de répertoire et d'interprétation, l'ensemble a donné quelque deux cents concerts ; sa discographie (*Jehan Alain retrouvé*, *Exultet* - œuvres vocales de Thierry Escaich, *Polyphonies Jeune France* - musique de Daniel-Lesur, Olivier Messiaen et André Jolivet) a été saluée par les plus grandes distinctions de la critique. Son dernier enregistrement, *Le Balcon*, est consacré à la musique de Lucien Durosoir.

L'ensemble Sequenza 9.3 est en résidence à Pantin (Seine-Saint-Denis). ♦



Prix de Dessin de l'Académie des Beaux-Arts Fondation Pierre David-Weill

Créé en 1971 par Pierre David-Weill, membre de l'Académie de 1970 à 1975 dans la section des Membres libres, ce concours est ouvert aux artistes plasticiens de moins de 40 ans. Organisé par l'Académie des Beaux-Arts, il est doté de trois prix.

1^{er} Prix décerné à **Thomas Dussaix**, 2^e prix décerné à **Anne Leclerc**, 3^e Prix décerné à **Adrien Vermont**. ♦



Prix Georges Coulon

Ce prix de sculpture figurative récompense un artiste européen de moins de 30 ans. Il est attribué annuellement sur proposition de la section de Sculpture de l'Académie des Beaux-Arts. Décerné à **Maylis Wilhelm-Jauréguiberry**. ♦

En haut : œuvres d'Anne Leclerc, second prix et Thomas Dussaix, premier Prix de Dessin de l'Académie des Beaux-Arts - Fondation Pierre David-Weill 2011.

Ci-dessus : le travail de Maylis Wilhelm-Jauréguiberry, lauréate du Prix Georges Coulon 2011.

Rencontre avec Françoise Huguier

Nadine Eghels : Comment êtes-vous venue à la Photographie ?

F.H. : Je n'ai pas fait d'école de Photographie, j'ai commencé par travailler dans des laboratoires, pendant deux ou trois ans, je développais des films toute la semaine, et pendant le week-end je faisais des photos en amateur. C'est devenu une passion, et comme je voyageais beaucoup, en Asie essentiellement, j'en profitais pour faire des reportages photographiques que je vendais à divers magazines. Finalement ces reportages sont devenus la raison de mes voyages.

N.E. : C'est donc devenu votre métier ?

F.H. : J'ai travaillé pendant quinze ans en free-lance pour *Libération*. Je faisais de la mode, des reportages surtout dans les domaines société et culture. J'ai réalisé mon premier projet personnel avec le livre *Sur les traces de l'Afrique fantôme*, pour lequel j'ai refait le parcours de Michel Leiris de Dakar à Djibouti. Ce travail a été rendu possible parce que j'avais obtenu une bourse de la Villa Médicis hors les murs, et le livre a été publié par les éditions Maeght. J'ai ensuite passé six mois en Sibérie polaire, et conçu mon deuxième livre, toujours avec les éditions Maeght, *En route pour Behring - notes de voyage en Sibérie*. Plus tard j'ai fait un autre livre en Afrique, *Secrètes*, série de portraits saisis dans les chambres des femmes (Actes Sud), et puis un travail sur les appartements communautaires à Saint-Pétersbourg pendant 10 ans (*Kommunalki*, Actes Sud). Enfin, je suis retournée en Asie, à Singapour, où je me suis attachée à photographier la classe moyenne qui vit dans les HDB (logements sociaux). En fait ce projet englobe trois villes du sud-est asiatique : Singapour, Bangkok et Kuala Lumpur. Ces villes se caractérisent par une grande modernité et en même temps la coexistence de plusieurs communautés aux racines culturelles très fortes. Le grand Prix de Photographie de l'Académie des Beaux-Arts est bienvenu car il va me permettre de poursuivre ce travail en cours, qui me tient très à cœur, aussi je remercie Marc Ladreit de Lacharrière et l'Académie des Beaux-Arts de l'avoir créé.

N.E. : Le métier de photographe de reportage a-t-il évolué ?

F.H. : En fait, la profession de photographe de société est de plus en plus sinistrée, les grands magazines pour lesquels je travaillais fréquemment (*Géo*) ne commandent pratiquement plus ce type de documentaires. Grâce à ce Prix, je vais pouvoir passer un mois à Bangkok, un mois à Kuala Lumpur, et approfondir mon travail sur Singapour. Comme je travaille en argentique, il faut acheter les pellicules, les faire développer, ce qui est de plus en plus onéreux.

N.E. : Pourquoi choisissez-vous l'argentique ?

F.H. : J'affectionne le moyen format. Le numérique est plus volatile, il faut régulièrement sauvegarder les clichés. Toutes mes archives sont sur négatifs, pas immortelles mais presque ! En outre l'argentique m'offre un meilleur rendu pour la profondeur de champ, et un grain rond, plus velouté.

N.E. : Comment percevez-vous l'évolution de votre travail ?

F.H. : A présent mon travail évolue vers le banc titre. J'ai envie de raconter des histoires en photos, par séquences, en tournant autour des personnages, en segmentant le sujet et l'environnement. Cette approche trouve son origine dans le travail réalisé dans les appartements communautaires de Saint-Pétersbourg, où déjà j'avais commencé à raconter des histoires et à mettre en valeur des personnages comme Natacha, mon égypte à Saint-Pétersbourg... Je tends vers le roman-photo, injustement cantonné aux publications style *Nous deux*, c'est un genre que je voudrais faire revivre sous une forme contemporaine.

N.E. : Comment percevez-vous l'évolution de votre travail ?

F.H. : A présent mon travail évolue vers le banc titre. J'ai envie de raconter des histoires en photos, par séquences, en tournant autour des personnages, en segmentant le sujet et l'environnement. Cette approche trouve son origine dans le travail réalisé dans les appartements communautaires de Saint-Pétersbourg, où déjà j'avais commencé à raconter des histoires et à mettre en valeur des personnages comme Natacha, mon égypte à Saint-Pétersbourg... Je tends vers le roman-photo, injustement cantonné aux publications style *Nous deux*, c'est un genre que je voudrais faire revivre sous une forme contemporaine.



Prix de Photographie de l'Académie des Beaux-Arts

Marc Ladreit de Lacharrière

L'Académie des Beaux-Arts a créé le Prix de Photographie en 2007 à l'initiative de Marc Ladreit de Lacharrière, membre de l'Académie. Ce prix a pour vocation d'aider des photographes professionnels à réaliser un projet significatif dont le sujet, le mode de traitement et le support sont libres. D'un montant de 15 000 euros, il récompense un photographe confirmé, français ou étranger, travaillant en France, sans limite d'âge, auteur d'un projet photographique réalisé et exposé à l'Institut de France dans l'année suivant son attribution.

Le **Prix de Photographie 2011** a été décerné à **Françoise Huguier**, pour son projet *Vertical/Horizontal, Intérieur/Extérieur. Singapour - Kuala Lumpur - Bangkok. « Middle classes » en Asie du Sud-Est à l'aube du XXI^e siècle.*

Après ses débuts comme photographe indépendante, dès 1983, elle photographie pour *Libération* le monde du cinéma, de la politique, de la culture et de la mode, aussi bien en France qu'à l'étranger.

Grande voyageuse, elle entreprend, parallèlement à ces réalisations, des travaux personnels sur l'Afrique, la Sibérie, le Japon, la Russie et l'Inde. Lauréate à deux reprises, de la Villa Médicis hors les murs, sa passion pour l'Afrique la conduit à créer en 1994 la première Biennale de la photographie africaine à Bamako, au Mali. Après une longue incursion dans le domaine de la mode, elle décide, en 2001, de partir à Saint-Pétersbourg afin de travailler sur les appartements communautaires ; elle publie à son retour en 2008 un ouvrage ainsi qu'un film consacrés à ce sujet. En 2004, elle retourne pour la première fois au Cambodge, cinquante ans après l'avoir quitté ; l'ouvrage *J'avais huit ans* retrace l'histoire de son enfance prisonnière des Viet Minh. ♦

En haut, à gauche : Françoise Huguier, lauréate 2011, et Marc Ladreit de Lacharrière lors de la remise de son prix. Photo Julien Millet



« famille » Exposition de Marion Poussier Lauréate du Prix 2010

Au cours du vernissage de l'exposition (25 octobre - 20 novembre 2011), a été proclamée en présence du jury et de nombreuses personnalités du monde de la photographie la lauréate du Prix 2011, Françoise Huguier. Les projets des finalistes de l'édition 2011 étaient présentés parallèlement. Le Prix et l'exposition de la lauréate s'inscrivaient pour la première fois dans le cadre du Festival Photo - Saint-Germain-des-Prés (4-30 novembre 2011).

« Dans la continuité de ses réalisations sur les différents âges de la vie - l'enfance, l'adolescence et la vieillesse, Marion Poussier proposait dans cette exposition une exploration des liens, aussi impalpables que structurants, unissant les générations réunies sous un même toit. Choissant de limiter son champ d'action à l'espace défini par la maison, elle nous invitait à une observation subtile de la famille, ce premier lieu de socialisation de l'individu. »



En haut, à droite : vue extraite de la série « famille » de Marion Poussier, lauréate 2010.

Ci-dessus, à gauche : Daniel Barroy, Chef de la Mission de la photographie au Ministère de la Culture et de la Communication et Jean-Noël Jeanneney, Président des Rencontres photographiques d'Arles, lors du vernissage du 26 octobre dernier. Photo Julien Millet
Ci-dessus, à droite : Marion Poussier, à gauche, et Françoise Huguier, au centre, avec les finalistes de l'édition 2011 : William Daniels, Jérôme Derigny, Hélène Jayet. Photo Julien Millet

Ci-dessous : Pierre Cardin, Membre libre, entouré du compositeur Florent Motsch, de l'architecte Adel Bencherchali, et du sculpteur Philippe Anthonioz. Photo Juliette Agnel

En bas : Nick Devereux, *New Mythologies (Surrogate III)*, 2010, huile sur toile, 132 x 177 cm.



Le Grand Prix d'Orgue Jean-Louis Florentz

Photo Juliette Agnel

Créé en 2002 par l'Académie des Beaux-Arts à l'initiative du compositeur et organiste Jean-Louis Florentz, le Grand Prix d'Orgue récompense chaque année un organiste de moins de trente ans issu des Conservatoires de la Ville de Paris, titulaire d'un diplôme d'Etudes musicales ou d'un diplôme équivalent. Doté d'un montant de 4 500 euros, ce prix est entièrement organisé par l'Association pour la Connaissance, la Sauvegarde et la Promotion des Orgues du Maine-et-Loire (CSPO) en partenariat avec les villes de Beaufort-en-Vallée et Angers.

Le **Prix Jean-Louis Florentz 2011** a été décerné à **Virgile Monin**, né en 1987. Virgile Monin est actuellement étudiant au Conservatoire national supérieur de musique de Paris en classe d'écriture. Il a effectué ses études aux conservatoires de Nantes (Premiers Prix d'Orgue - classe de Michel Bourcier, d'écriture et d'Analyse) et de Saint-Maur-des-Fossés (Premier Prix d'Improvisation à l'Orgue dans la classe de Pierre Pincemaille). Titulaire d'une licence de musicologie à la Faculté de Rennes II, il a signé différents mémoires traitant notamment des travaux de Marcel Dupré en matière de facture d'orgues et aussi du *Poème pour piano et cordes* de Gabriel Dupont. Virgile Monin se produit régulièrement en concert, tant en France (Angers, Bordeaux, Limoges, Nantes, Rennes, Saint-Malo, Toulouse) qu'à l'étranger (Québec). ♦



Photo Sylvie Mallfray

Le Prix François-Victor Noury

Le Prix François-Victor Noury est un prix de l'Institut de France décerné sur proposition de la section « Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel » de l'Académie des Beaux-Arts. D'un montant de 20 000 euros, il récompense un cinéaste.

Le **Prix François-Victor Noury 2011** a été décerné à **Maïwenn**, née en 1976 en Seine-Saint-Denis. Maïwenn est une actrice, scénariste et réalisatrice française. Elle s'est vue décerner le prix du Jury au Festival de Cannes 2011 pour son troisième film, *Polisse*, dont l'action se déroule au cœur du quotidien de la Brigade de protection des mineurs. Son premier long-métrage, *Pardonnez-moi*, a reçu deux nominations aux Césars 2007, meilleur espoir féminin et meilleur premier film. Le Prix Henri Langlois Révélation 2010 a été attribué à son deuxième film, *Le Bal des actrices*. ♦



Les Prix Pierre Cardin

Pierre Cardin, membre de l'Académie dans la section des Membres libres, a souhaité encourager les jeunes artistes en créant en 1993 cinq prix annuels décernés à un peintre, un sculpteur, un architecte, un graveur et un compositeur sur proposition de chacune des sections concernées de l'Académie des Beaux-Arts.

Le **Prix de Peinture 2011** a été décerné à **Nick Devereux**, né au Panama en 1978. Dans ses dessins et peintures, Nick Devereux a recours à une technique ancienne, utilisée par exemple par Diego Velásquez pour *Les Ménines*, qui ne vise pas à rendre une réalité « photographique », mais se concentre sur les éléments perçus par l'œil, à savoir essentiellement volumes et lumières, apportant ainsi une réponse originale aux enjeux de la représentation. Dotées d'une grande force plastique, les œuvres de Nick Devereux se tiennent à la lisière entre figuration et abstraction, et interrogent les notions de mémoire et de postérité.

Le **Prix de Sculpture 2011** a été décerné à **Philippe Anthonioz**, né en 1953 à Paris. Philippe Anthonioz pratique la céramique dans l'atelier de Nadia Pasquer pendant ses études secondaires, et commence simultanément à pratiquer la photographie. De 1972 à 1982 il devient charpentier, puis menuisier tout en s'intéressant à la sculpture. De 1983 à 1985 il assiste Diego Giacometti pour la réalisation de l'ensemble du mobilier de l'Hôtel Salé au Musée Picasso. Dès lors, Philippe Anthonioz continue à investir la scène française et internationale.

Le **Prix d'Architecture 2011** a été décerné à **Adel Bencherchali**, né en 1978. Adel Bencherchali a commencé sa carrière professionnelle en Algérie, avant d'intégrer de grands cabinets d'architectures à Paris tels que l'Atelier



Castro-Denissof et la société Serau. Il travaille actuellement comme architecte au sein de l'agence d'architecture Roger Taillibert, pour laquelle il a réalisé de nombreux projets, notamment au Moyen-Orient.

Le **Prix de Gravure 2011** a été décerné à **Eugène Rioussé**, né en 1990 à Lorient. Eugène Rioussé a obtenu un DMA de gravure (Diplôme des Métiers d'Art) à l'ENSBA, avec la mention excellent, ainsi qu'un DMAT des Arts Décoratifs de Strasbourg. Ses œuvres ont été présentées en 2010 lors de l'exposition des 20 ans de la gravure de l'Ecole Estienne à Paris et en 2011 aux Arts Décoratifs de Strasbourg.

Le **Prix de Composition Musicale 2011** a été décerné à **Florent Motsch**, né en 1980 à Paris. Florent Motsch étudie au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris (CNSMDP), où il obtient plusieurs prix. En 2008, il est lauréat de la Tribune Internationale des Compositeurs et lauréat du concours Tactus. En 2010, il remporte le concours Appassionato pour jeunes compositeurs. Ses œuvres ont été jouées par de nombreux orchestres philharmoniques en France et en Europe. Il est actuellement membre de la section artistique de la Casa de Velásquez à Madrid. ♦



Le Prix du Cercle Montherlant Académie des Beaux-Arts

Le **Prix du Cercle Montherlant – Académie des Beaux-Arts**, créé en 2002, récompense chaque année l'auteur d'un livre d'art composé en langue française. L'appréciation du jury repose sur une appréhension globale (éditoriale, illustrative et rédactionnelle) des ouvrages consacrés à l'art, sous son acception la plus large – disciplines ou objets artistiques, études thématiques, monographies, etc. D'un montant de 10 000 euros, il est entièrement financé par Jean-Pierre Grivory, Président Directeur Général de la Société « Parfums Salvador Dali ».

Il vient d'être attribué à **Jean-René Gaborit** pour l'ouvrage *La Sculpture romane* (Éditions Hazan). Ancien conservateur général, responsable du département de sculptures du Musée du Louvre de 1980 à 2004, Jean-René Gaborit a livré un ouvrage extrêmement documenté sur les différents aspects de la sculpture romane et de son développement dans l'ensemble de l'Europe occidentale. Servi par une très riche iconographie, cet ouvrage permet d'appréhender cette période de l'histoire de l'art dans toute sa complexité et son ambivalence. ♦



En haut : les membres du jury, Patrick de Carolis, Membre libre, Jean-Pierre Grivory, le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives et François-Xavier de Samburcy de Sorgue entourent Jean-René Gaborit. Photo Juliette Agnel

Prix Maria Pilar de la Béraudière en souvenir de Paul-Louis Weiller



Décerné pour la troisième fois cette année, ce prix a été créé à l'initiative de Mme Pilar de la Béraudière, en mémoire de son grand-père Paul-Louis Weiller, membre de l'Académie de 1965 à 1993 (section des Membres libres) et grand mécène. Il couronnera chaque année un sculpteur confirmé.

Il vient d'être décerné à **Arlette Ginioux**. Après avoir suivi les cours du sculpteur Charles Auffret à l'Académie Malebranche, Arlette Ginioux intègre l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris où elle suit l'enseignement



Le Prix Nahed Ojeh

Attribué pour la quatrième année, ce Prix d'un montant de 15 000 euros créé par Madame Nahed Ojeh, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, récompense l'œuvre d'un graveur confirmé.

Le **Prix Nahed Ojeh 2011** a été décerné à **Philippe Mohlitz**, né en 1941 à Bordeaux. Philippe Mohlitz a été l'élève de Jean Delpéch en 1965. Il a réalisé plusieurs centaines de gravures et dessins. Ses premières œuvres ont été présentées en 1967. Souvent de grandes dimensions, et toujours ultra-détaillées, ses œuvres ont rapidement été diffusées à une échelle internationale. Véritable chef de file de la gravure dite « fantastique », Philippe Mohlitz s'est inspiré des œuvres de Dürer en mettant en scène des sujets sombres et agités, ainsi que des œuvres de Rodolphe Bresdin en choisissant de valoriser le trait et la technique. ♦

« La création de ce prix est venue à point pour mettre en lumière une discipline peu valorisée de nos jours, mais qui recèle des artistes remarquables, soucieux de maintenir vivantes des traditions séculaires en les confrontant aux enjeux et aux techniques de la modernité. Remis par trois fois déjà, ce prix a été définitivement attribué à la section de Gravure. Nous remercions le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives d'avoir pris cette décision qui encourage et soutient notre discipline. »

Louis-René Berge, membre de la section de Gravure

de Raymond Corbin. En 1970, elle réalise la médaille d'Alain Bombard (Hôtel des Monnaies), frappée avec des coins qu'elle taille directement dans l'acier. Elle reçoit en 1971 le Prix Despiau-Wlérick puis participe à plusieurs salons. En 1972, Georges Muguet l'invite à l'Exposition de Sculpture de Ville d'Avray, aux côtés de Paul Cornet, Georges Hilbert, Jean Carton... En 1981, elle prend part avec Charles Auffret, Jean Osouf et Roch Vandromme à l'exposition de la galerie de Nevers, « Indépendance et Tradition », préfacée par Patrice Dubois. En 1987, elle est invitée au 6^e Salon d'Angers, présidé par Jean Carton et inauguré par François Mitterrand, et elle expose à la Fondation Madame du Barry à Versailles pour « Sculpture Française de notre Temps ». A l'instar de Paul Valéry, Arlette Ginioux défend le dessin comme une discipline à part entière, aussi importante que la sculpture et la peinture. Solitaire et indépendante, elle ne sépare pas la vie de l'art... ♦

En haut : Arlette Ginioux, Eve I. Photo DR

En haut : les membres de la section de Gravure, Louis-René Berge et Erik Desmazières avec le lauréat 2011 Philippe Mohlitz. Photo Juliette Agnel

En haut, à gauche : Philippe Mohlitz, Le Sommeil des Carriers, 1973.



Prix de Peinture Achille Fould-Stirbey **
1er Prix à Vonick Laubretton ; 2e Prix à Christian Billet ;
3e Prix à Christine Vandecasteele.

Prix de Musique Nadia et Lili Boulanger partagé
entre Clémentine Margaine et Florentine Mulsant.

Prix de Composition musicale René Dumesnil
à Jean-Claude Risset.

Prix de Peinture Bastien-Lepage ** à Alain Vilain.

Prix de Peinture Colmont ** à Pascal Gotti.

Prix Paul-Louis Weiller Peinture à
Jenny Bourassin ; Sculpture à Damien Cabanes.

Prix Georges Wildenstein décernés aux
pensionnaires artistes, boursiers de l'Etat, ayant achevé
leur séjour à la Casa de Velásquez en 2011 :
Amélie Ducommun, Charlotte Guibé, Jan Krejeik,
Olivier Nord, Blaise Perrin.

Prix d'Architecture Françoise Abella
à Audrey Jeanroy.

Prix de Peinture Ardoin à Agathe Pitié

Prix d'Architecture Claude Berthault partagé entre
Gilles Beguin et Jean-André Macchini

Prix de Sculpture Bréauté ** à Jean-Philippe Maton

Prix de Composition musicale André Caplet
à Fabien Waksman

Prix d'Architecture Catenacci à Emmanuel Thirard

Prix de Peinture Alphonse Cellier à Xie Lei

Prix de Gravure Chasseriau ** à Dominique Vaillier

Prix Dagnan-Bouveret de Peinture ** à Benoît Murat

Prix Dulac (Chap.1) Restauration d'église attribué à
l'association des Amis de la Chapelle Saint-Sylvain de
Nevers (Nièvre)

Prix de Sculpture Dumas-Millier à Guillaume Werle

Prix de Peinture Hector Lefuel * à Gérard Le Cloarec

Prix de Sculpture Eugène Piot ** à Véronique Magnin

Prix de Gravure Paulette et Marcelle Rigal
à Hannah Thual

Prix de Sculpture Susse Frères ** à Vincent Beaufils

Prix de Composition musicale Tornov-Lœffler
à Patrick Burgan

Prix de Peinture Troyon et Edouard Lemaître **
à François-Xavier Lagey

Prix de Gravure Van Zeeland à Nelly Stetenfeld

Prix de Peinture Verdaguer ** à Edouard Wolton

Prix de Sculpture Frédéric et Jean de Vernon
à Emmanuelle Hecquet

En haut : Vonick Laubretton (1er Prix de Peinture Achille Fould-Stirbey),
La lecture, tempéra sur toile, 83 x 104 cm,
et Damien Cabanes (Prix de sculpture Paul-Louis Weiller),
Sarah assise robe bleue, 2006-2007, céramique, 46 x 67 x 25 cm.



Le Prix de Bibliophilie Jean Lurçat

Le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives, le graveur Erik Desmazières
et les peintres Guy de Rougemont, Jean Cortot et Yves Millecamps présentent
l'ouvrage 88 Maps de l'artiste américain Matt Mullican. Photo Juliette Agnel

Prix d'Encouragement à de jeunes
artistes : **Peinture**, sur les Fondations
Roux et Tronchet, partagé entre
Delphine et Elodie Chevalme ;
Sculpture sur les fondations Roux et
Tronchet, à Sarah Esser ; **Gravure**,
sur les fondations Roux et Tronchet,
partagé entre **Pablo Flaiszman et Anne
Paulus** ; **Architecture**, sur les fondations
Deglane, Roux et Tronchet, partagé entre
Vladimir Doray et Fabrice Lagarde ;
Composition musicale, sur les fondations
Roux et Tronchet, partagé entre **Daniel
Cabanzo et Aki Nakamura**.

**Prix de la Fondation Jacques Rougerie «
Génération Espace Mer** »
Prix « Architecture, technologie et design
de l'Espace » partagé entre
Olivier Boisard et Pierre Marx ;
Prix « Architecture, technologie et design
de la Mer » partagé entre
**Camille Benoit et Bastiaan
Vermonden** ; Prix « Coup de Cœur
Paul Maymont » à **Yannick Lelogeais**.

* Prix de l'Institut de France attribué sur
proposition de l'Académie des Beaux-Arts

** Prix décerné au Salon des Artistes français après
la Séance publique annuelle de novembre 2010

Créé en 2005 à l'initiative de Simone Lurçat, à la mémoire de son
époux Jean Lurçat, membre de l'Académie des Beaux-Arts (section de
Peinture), ce prix de la Fondation Jean et Simone Lurçat, doté d'un
montant de 7 000 euros, récompense chaque année un ouvrage original récent
de bibliophilie. Il s'agit du seul Grand Prix de bibliophilie en France.

Le **Prix Jean Lurçat 2011** a été attribué à **Matt Mullican** pour l'ouvrage
88 Maps (Editions Three Star Books). Exceptionnel à bien des aspects, *88
Maps* regroupe 36 planches proposant une vue d'ensemble de plus de 40 ans
de recherches artistiques de l'artiste américain Matt Mullican. Grâce à un
système de classification propre établi dans cet ouvrage à travers une série
limitée de couleurs représentatives - rouge, bleu, jaune et vert - , il élabore
un véritable modèle de cosmologie toute personnelle, usant de pictogrammes.
L'artiste imagine des villes et des contes universels qui simulent les phéno-
mènes de la nature ou les mystères de l'être humain. ♦



Les Prix d'ouvrages



Le Prix Bernier, d'un mon-
tant de 5 000 euros, a été attri-
bué au catalogue de l'exposition
*Odilon Redon, Prince du Rêve
(1840-1916)*, rédigé sous la direc-
tion de **Rodolphe Rapetti** aux
Éditions de la RMN (ci-contre).

Le Prix Berger, d'un montant de 1 600 euros, a été
décerné à l'ouvrage de **Patrick Faigenbaum** intitulé *Paris
proche et lointain (1972-2011)* aux Éditions du Musée de la
Vie Romantique / Paris musées.

Le Prix Bordin, d'un montant de 1 600 euros, a été
décerné à l'ouvrage de **Christophe Looten** intitulé *Dans
la tête de Richard Wagner, archéologie d'un génie* aux
Éditions Fayard.

Le Prix Thorlet, d'un montant de 1 600 euros, a été
décerné à *Zervos et Cahiers d'Art*, ouvrage réalisé sous la
direction de **Christian Derouet** aux Éditions du Centre
Pompidou avec le concours de la Société Kandinsky.

Le Prix Debrousse-Gas-Forestier, d'un montant de
1 600 euros, a été attribué à l'ouvrage intitulé *Peinture et
Théâtre*, catalogue de l'exposition « Lucio Fanti », sous
la direction scientifique d'**Elisa Farran**, et la direction
éditoriale d'**Aleksandra Sokolov** aux Éditions Thalia.

Le Prix Marmottan, d'un montant de 2 000 euros, a été
décerné à *Sidse Ramson, une odyssée photographique*,
textes de **Trine Ross** et de **Sidse Ramson** aux Éditions
du Cercle d'Art.

La progressive symbiose de l'art et de l'urbanisme à Saint-Quentin-en-Yvelines

Par Yves Draussin, architecte et urbaniste

Saint-Quentin-en-Yvelines abrite plus de quatre-vingts œuvres. En majorité sculpturales, elles reflètent l'évolution de la commande publique, du symposium d'Elancourt en 1974, à l'achèvement du centre-ville en 1994.

Soutenus par le Groupe central des villes nouvelles, Serge Goldberg et Pierre Linden (directeurs généraux de l'Établissement Public d'Aménagement), en connivence avec Denys Chevalier - fondateur du Mouvement de la Jeune Sculpture - furent les initiateurs éclairés et l'âme du projet.

La progressive symbiose de l'art et de l'urbanisme est le fruit d'une mutation qui, partant de l'œuvre - objet sculptural - tend à devenir aménagement de l'espace urbain dans lequel elle s'insère. L'art n'est plus seulement objet sculptural. Il transcende sa seule qualité esthétique pour devenir *constituant* de l'espace public. Il sublime le lieu de son implantation en resignifiant sa valeur urbaine. Il dépasse la valeur de la forme seule, de la matière seule, pour enfanter un lieu onirique. Outrepassant le sens théologique, on peut dire que l'art devient consubstantiel à l'espace urbain qu'il génère.

Cette ultime évolution passe par un renouveau radical de la pratique. L'artiste ne peut plus réaliser seul. La conception implique une collaboration avec l'urbaniste, le paysagiste, l'architecte ; la réalisation impose permis de construire, projets et études techniques, entreprises, etc.

Sous le titre « L'art renouvelle la ville » s'est tenu à Paris à l'automne 1992 un colloque mémorable traitant de la relation entre urbanisme et art contemporain. Le sculpteur Piotr Kowalski suggéra que le titre devrait être inversé, affirmant que « c'est la ville qui renouvelle l'art ». Les deux thèses, toutes deux valides, démontrent l'intrication de l'art et de la ville dans l'urbanisme renaissant des villes nouvelles.

Fumio Otani, Vincent Batbédat, Les Simonnet, de même que Patrick Guérard, Marcel Dupertuis, Victor Roman et d'autres ont, en deux parcs différents, ouvert la voie de l'art dans la ville, d'une manière - disons - « classique » à l'image des Tuileries ou du Luxembourg. Puis, José Subira Puig, Dietrich Mohr, Marcel Van Thienen - et d'autres encore - ont répondu à une demande reformulée de l'EPA : investir des lieux dispersés de la ville et travailler sur des thèmes naturels ou symboliques : le vent, les sons, la Paix...

En 1983 enfin, les urbanistes imposent le thème de l'eau comme fil directeur du projet artistique dans le cœur de ville. En transcendant l'espace qui les accueille pour atteindre la symbiose art/urbanisme, quatre œuvres majeures ponctuent le parcours d'un canal fédérateur : *L'Arche* de Piotr Kowalski, une porte de ville, reflets et lumières ; *Meta* de Nissim Merkado, un météore de granit noir d'où sourd le canal ; *La Perspective* de Marta Pan, une interface ambivalente ville-nature ; *Le Carré urbain* de Dani Karavan, un épurement graphique du paysage. ♦

Grande salle des séances, le 9 novembre 2011



L'esprit de la Revue des Deux Mondes

Par Michel Crépu, écrivain, critique littéraire et directeur de la Revue des deux Mondes

Quel peut-être aujourd'hui le rôle d'une Revue née il y a deux siècles ? Comment imaginer cet « honnête homme » du XXI^e siècle que les pionniers de la Revue des origines appelaient déjà de leurs vœux ? Retour sur l'histoire de la *Revue des Deux Mondes*, toujours pertinente, et bien présente dans le champ intellectuel français.

Se poser une telle question revient à se demander dans quelle mesure le socle humaniste sur lequel la *Revue* a été fondée est encore de taille à affronter la haute mer du nouveau siècle. Il est impossible de répondre à cette question avec désinvolture, paresse intellectuelle s'en remettant pour les mauvais jours à la robustesse des charpentes qui en ont déjà tellement vu. Le vieux socle humaniste supposait de faire confiance, en quelque sorte, à l'échelle humaine : point de surnature pour venir à l'aide, seulement la puissance et la faiblesse de la nature humaine. D'une certaine façon, on pourrait dire que les sommaires de la *Revue* depuis le début ont obéi à un tel principe en examinant sous toutes leurs coutures la façon dont s'y prenaient les sociétés pour vivre et durer. Et c'était bien là une façon de reprendre en effet le grand projet encyclopédique des Lumières, en lui ajoutant de nouvelles pages. Un tel projet présupposait aussi bien que l'échelle humaine pouvait se montrer capable d'encaisser de gros coups. C'est ce qui donne au regret que l'affaire Dreyfus ait malheureusement eu lieu un air terriblement touchant, d'une si honorable vulnérabilité. Comment être fort et puissant tout en restant un « honnête homme » ? Je crois que s'il y a eu une « politique » des Deux Mondes, elle est à chercher là dans une certaine tradition française héritée de Fénelon, de La Fontaine dont Marc Fumaroli a si bien parlé dans son ouvrage sur l'auteur des *Fables*, *Le poète et le roi* [...]

C'est une sorte d'exploit extraordinaire que la *Revue* soit parvenue à se garder elle-même au fil des ans, fidèle au vieux socle, à la fois si fragile et si irrésistiblement nécessaire.

Y a-t-il une quelconque raison de s'en éloigner à présent que la notion même d'individu, de sujet est devenue si improbable ? Bien au contraire, nous avons plus que jamais besoin qu'il existe de telles revues où le sens « politique » des affaires du monde est pour ainsi dire protégé. Le XX^e siècle a été un siècle anti-politique du fait même de sa violence idéologique : le sens du compromis, qui caractérise la dimension du politique, le courage de la discussion démocratique, ont été les parents pauvres de ce siècle, quand ils n'ont pas été purement et simplement détruits. Le sens même de l'inquiétude qui signale l'existence d'un esprit en alerte a été l'une des principales victimes du XX^e siècle : est-ce mettre la barre trop haut que de plaider aujourd'hui pour un sens de la modération qui fasse pleinement droit aux exigences risquées de la réflexion ? La modération, le sens du compromis, le courage d'assumer que l'on ne dispose pas d'une pleine maîtrise des affaires sans en faire un prétexte à l'immobilisme : ce sont là les vraies charpentes, celles qui peuvent permettre le renouvellement nécessaire [...]

De s'être toujours trouvée à l'épicentre de l'histoire, de la politique et de la littérature, la *Revue* a incarné de la sorte un esprit « français » dont il est stupéfiant de constater qu'il irradie encore à travers le monde, dans les bibliothèques, les instituts, les fondations : comme l'on dit qu'il existe des « cages dorées », on pourrait dire de l'image de la revue qu'elle est une « image dorée » en droite ligne du XIX^e siècle, j'allais dire d'un « éternel dix-neuvième siècle ». Il est vrai qu'avoir eu à son sommaire Hugo et Musset, parmi tant d'autres, a de quoi vous marquer à jamais. ♦

Grande salle des séances, le 5 octobre 2011

Yann Arthus-Bertrand

Présentera son nouveau film sur l'eau (diffusé ultérieurement sur France 2), réalisé avec Baptiste Rouget-Luchaire et Thierry Piantanida, à l'occasion du Forum Mondial de l'eau qui se déroulera à Marseille, du 12 au 17 mars.

Édith Canat de Chizy

Times pour orchestre, paru chez Aeon, a été sélectionné pour le Grand Prix Lycéen des compositeurs.

William Christie

Enchanted Island, sous sa direction, au Metropolitan Opera of New York, jusqu'au 30 janvier.

Artiste en Résidence, avec les Arts Florissants, à la Juilliard School de New York, où il dirigera des Master-classes se terminant par un concert au Alice Tutti Hall, le 26 janvier.

Lucien Clergue

Expose avec la Galerie Trigano lors de « Tour & Taxi », à Bruxelles, du 21 au 29 janvier.

Expose à la galerie Throckmorton Fine art, à New York, du 12 janvier au 10 février.

Expose à la galerie Clairefontaine, au Luxembourg, en février.

Expose à la Chris Beetles Fine Photographs Gallery, à Londres, du 28 février au 24 mars.

Michaël Levinas

« Claviers en miroirs 1 », concert avec Michaël Levinas (piano), Alain Planès (piano), Pierre Hantaï (clavecín) et « Claviers en miroirs 2 », concert par l'Ensemble Le Balcon, dir Maxime Pascal, et table ronde autour de Michaël Levinas, au Collège des Bernardins, les 19 et 20 janvier.

Spirales d'oiseaux dans le cadre du Festival de musique contemporaine Controtempo III, à la Villa Medici, à Rome, 27 janvier.

Récital Fauré avec Magalie Léger (soprano) et Michaël Levinas (piano), au Théâtre Le Village, à Neuilly-sur-Seine, le 29 janvier.

François-Bernard Mâche

Maponos en langue gauloise, extrait des *Trois chants sacrés*, pour mezzo soprano solo, par Françoise Kubler, à la salle Cortot, à Paris, le 28 janvier.

Colloque et concerts intitulés « Modèles naturels et scénarios imaginaires » consacrés aux esthétiques de trois compositeurs : François-Bernard Mâche, Peter Eötvös, et Jean-Claude Risset, organisés au Centre de Documentation de Musique Contemporaine et au Conservatoire National Supérieur de Paris, les 23 et 24 mars.

Laurent Petitgirard

Dirige son poème symphonique *Le Marathon* pour trois concerts en Allemagne avec l'Orchestre de Neubrandeburg, du 12 au 15 janvier. Dirige l'Orchestre Colonne, œuvres de Dvorak, à la Salle Pleyel, à Paris, le 22 janvier.

Dirige *L'Enfance du Christ* de Berlioz avec l'Orchestre et le Chœur Colonne, à l'église Saint-Eustache, à Paris, le 27 janvier.

Enregistre la musique du ballet *Petit Prince*, d'après l'œuvre de Saint-Exupéry, spectacle mis en scène par Sonia Petrovna, à Budapest, du 10 au 12 février. Dirige l'Orchestre Colonne, avec Régis Pasquier (violin), œuvres de Fauré, Coulaïs, Beethoven, Salle Gaveau à Paris, le 13 mars.

Dirige l'Orchestre Colonne, avec David Kadouch (piano), œuvres de Escaich, Ravel, Schumann, à la Salle Pleyel, à Paris, le 27 mars.

Roman Polanski

A reçu un hommage rendu par la Fédération des Cinémas de France, lors de leur 66^e congrès, en septembre dernier.

Vladimir Velickovic

Rétrospective de peintures, dessins et sculptures aux Abattoirs de Toulouse, jusqu'au 29 janvier.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Secrétaire perpétuel : Arnaud D'HAUTERIVES

BUREAU 2012

Président : François-Bernard MICHEL
Vice-président : Pierre SCHÖENDORFFER

SECTION I - PEINTURE

Georges MATHIEU • 1975
Arnaud d'HAUTERIVES • 1984
Pierre CARRON • 1990
Guy de ROUGEMONT • 1997
Chu TEH-CHUN • 1997
Yves MILLECAMPS • 2001
Jean CORTOT • 2001
Zao WOU-KI • 2002
Vladimir VELICKOVIC • 2005

SECTION II - SCULPTURE

Jean CARDOT • 1983
Gérard LANVIN • 1990
Claude ABEILLE • 1992
Antoine PONCET • 1993
Eugène DODEIGNE • 1999
Brigitte TERZIEV • 2007
PIERRE-EDOUARD • 2008

SECTION III - ARCHITECTURE

Roger TAILLIBERT • 1983
Paul ANDREU • 1996
Yves BOIRET • 2002
Claude PARENT • 2005
Jacques ROUGERIE • 2008
Aymeric ZUBLENA • 2008

SECTION IV - GRAVURE

Pierre-Yves TRÉMOIS • 1978
René QUILLIVIC • 1994
Louis-René BERGE • 2005
Erik DESMAZIÈRES • 2008

SECTION V - COMPOSITION MUSICALE

Jean PRODROMIDÈS • 1990
Laurent PETITGIRARD • 2000
Jacques TADDEI • 2001
François-Bernard MÂCHE • 2002
Edith CANAT DE CHIZY • 2005
Charles CHAYNES • 2005
Michaël LEVINAS • 2009

SECTION VI - MEMBRES LIBRES

Michel DAVID-WEILL • 1982
Pierre CARDIN • 1992
Henri LOYRETTE • 1997
François-Bernard MICHEL • 2000
Hugues R. GALL • 2002
Marc LADREIT DE LACHARRIÈRE • 2005
William CHRISTIE • 2008
Patrick DE CAROLIS • 2010

SECTION VII

CRÉATIONS ARTISTIQUES DANS LE CINÉMA ET L'AUDIOVISUEL

Pierre SCHÖENDORFFER • 1988
Roman POLANSKI • 1998
Jeanne MOREAU • 2000
Régis WARGNIER • 2007
Jean-Jacques ANNAUD • 2007

SECTION VIII - PHOTOGRAPHIE

Lucien CLERGUE • 2006
Yann ARTHUS-BERTRAND • 2006

ASSOCIÉS ÉTRANGERS

S.M.I. Farah PAHLAVI • 1974
Ieoh Ming PEI • 1983
Philippe ROBERTS-JONES • 1986
Ilias LALAOUNIS • 1990
Andrzej WAJDA • 1994
Antoni TAPIÉS • 1994
Leonard GIANADDA • 2001
Seiji OZAWA • 2001
William CHATTAWAY • 2004
Woody ALLEN • 2004
SA Karim AGA KHAN IV • 2007
SA Sheikha MOZAH • 2007
Sir Norman FOSTER • 2007